



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LES
TROIS ROSES
DES ÉLUS

3

PAR
M^{GR} DE SÉGUR

~~~~~  
CINQUIÈME ÉDITION



**PARIS**

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH  
**TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR**  
112, RUE DE RENNES, 112

—  
1881  
—

Tous droits réservés

# BREF DE NOTRE T. S. P. LE PAPE

---

## LÉON XIII PAPE

**Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique.**

Vous n'ignorez pas, cher Fils, que vos hommages Nous sont bien chers et toujours très agréables ; aussi n'aurez vous point de peine à croire que Nous les avons reçus avec grand plaisir lors des dernières fêtes de Noël, d'autant plus que vous les avez embaumés, cette fois, du suave parfum des roses du ciel. Rien, à coup sûr, ne pouvait être plus opportun, en face de l'ignorance si générale aujourd'hui touchant les choses spirituelles et l'indifférence qui règne dans le monde à cet égard.

C'est à pleines mains que vous avez coutume de répandre parmi le peuple ces sortes de petites fleurs, dont le parfum est si bien approprié à l'odorat de tous et de chacun, qu'il réveille les uns de leur torpeur, et retire les autres de l'infection du vice pour les attirer à la pratique des vertus et à l'amour de la piété.

Or, aujourd'hui que la foi, ébranlée par mille et mille artifices, est devenue chancelante en bien des cœurs, aujourd'hui que l'erreur lève impunément la tête, enveloppant les âmes dans ses filets, les faisant tomber dans les plus honteuses défaillances, pour les jeter finalement dans le désespoir et leur inoculer la haine de JÉSUS-CHRIST et de l'Église, vous avez eu à coup sûr une inspiration très heureuse quand vous avez tâché de retourner

les esprits et les cœurs vers cette Chaire de vérité à qui a été confiée la garde de la foi. C'est également fort à propos que vous les excitez à l'amour de la Bienheureuse Vierge; car si MARIE est terrible comme une armée rangée en bataille lorsqu'il s'agit d'exterminer l'hérésie sous toutes ses formes, elle nous apparaît comme la plus douce, la plus tendre des mères à l'égard des pauvres pécheurs qui recourent à elle : elle les relève par l'espoir du pardon, elle les réconcilie avec son Fils; bien plus, comme elle est la Mère du saint amour, elle leur rappelle la charité infinie du Sauveur ainsi que ses ineffables bienfaits, elle leur arrache de douces larmes de pénitence, elle ne se borne pas à éteindre dans leurs cœurs la haine impie qu'ils avaient conçue contre son divin Fils et contre l'Église, son Épouse, elle la transforme en un ardent amour.

C'est pourquoi Nous souhaitons à votre nouveau travail d'abondants fruits de salut, en même temps que Nous vous félicitons du bien qu'ont déjà fait vos précédents opuscules. Nous applaudissons à votre constante et infatigable activité, ainsi qu'au vœu que vous formez pour la pleine et solide formation des clercs, vœu qui répond si bien au désir que Nous avons Nous-même si nettement manifesté.

Que DIEU vous accorde ce que désire votre cœur, et qu'il exauce toutes vos demandes! En attendant, comme gage de ses faveurs, recevez la Bénédiction Apostolique que Nous vous donnons avec grand amour, Cher Fils, en témoignage de Notre paternelle et toute spéciale bienveillance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 3 février 1879, en la première année de Notre Pontificat.

**LÉON XIII, PAPE**

## AU LECTEUR

Je vous offre ici, bon et cher lecteur, un petit bouquet composé de trois belles roses. Leur parfum vient du ciel; il se répand avec une force et une suavité merveilleuses dans le cœur de tous les vrais enfants de DIEU. C'est le parfum de la vraie et solide piété chrétienne; c'est le parfum des élus.

La rose est la reine des fleurs. Son parfum est le plus suave de tous; et sa délicatesse n'a point d'égal. La rose, dit saint François de Sales, représente l'amour. Ses feuilles ont toutes la forme de cœurs. Telles doivent être les actions des serviteurs de JÉSUS-CHRIST, ayant autant de cœurs que de feuilles et autant de feuilles que de cœurs, c'est-à-dire des cœurs pleins d'amour.

Il y a des roses empourprées d'un magnifique incarnat; il y en a aussi de blanches, dont la délicate et transparente nuance est

aussi pure, aussi parfaitement immaculée que la blanche couleur du lis. Les unes et les autres représentent le saint amour : les premières en symbolisent l'ardeur, qui va jusqu'à l'effusion du sang, jusqu'au martyre ; les secondes en signifient la parfaite pureté.

Lorsqu'elles se trouvent réunies, mes trois roses confondent, pour ainsi dire, leur parfum ; et l'âme qui en est tout embaumée est assurée, quand elle se présente devant Notre-Seigneur, de charmer son cœur et d'attirer sur elle un regard plein de miséricorde et de tendresse.

Cher lecteur, ma première rose, c'est l'amour du Pape, la dévotion au Pape, Vicaire de JÉSUS-CHRIST. Le parfum qu'elle exhale, c'est la foi, la foi ardente et pure ; c'est l'esprit d'obéissance et de soumission aux enseignements divins, confiés par Notre-Seigneur lui-même à la garde et au zèle de son Église.

Ma seconde petite rose, pure et immaculée comme la première, c'est l'amour de la Très-Sainte Vierge, la dévotion à la Mère de DIEU, qui nous a donné le Sauveur. Son parfum, c'est la sainte et douce espérance ; c'est l'espérance, avec l'innocence et la pureté de la vie.

Ma troisième rose, c'est l'amour du Saint-Sacrement; c'est la dévotion à la très-adorable Eucharistie, qui contient et nous donne ici-bas Jésus lui-même, Jésus dont le Pape est le Vicaire, Jésus dont la Vierge Bienheureuse est la Mère. Le parfum de cette troisième rose, qui complète dans le cœur des élus la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST, c'est l'amour surnaturel de DIEU, c'est la sainte charité.

Tel est, cher lecteur, le beau, le céleste bouquet que je vous offre en ces quelques pages. Saint Augustin disait un jour à ses fidèles d'Hippone, en leur exposant je ne sais quelle belle vérité : « *Unde pascor, inde pasco*; « je vous nourris, mes frères, de ce dont je « me nourris moi-même. » C'est ce que je voudrais faire à votre égard, bon et pieux lecteur. Je voudrais vous faire aimer, ou du moins vous faire aimer davantage ce que je tâche d'aimer chaque jour davantage : le Vicaire de DIEU, la Mère de DIEU, le Sacrement de l'amour de DIEU.

Je serais bien heureux si, grâce à votre bonne volonté, j'y réussissais bien pleinement.

# L'AMOUR DU PAPE

4





# LES TROIS ROSES DES ÉLUS

---

## I

### L'AMOUR DU PAPE

**Pourquoi tous les chrétiens doivent aimer  
le Pape.**

Parce qu'il est le Vicaire, c'est-à-dire le Représentant visible du bon DIEU sur la terre.

Dans son amour infini, DIEU a voulu descendre et apparaître visiblement au milieu de nous; et c'est pour cela qu'il s'est fait homme. Lui, le Créateur et le souverain Seigneur de tout ce qui existe, il s'est revêtu de notre humanité, au milieu des temps; et, dès lors, vrai DIEU et vrai homme tout ensemble, il a pris le nom sacré de Jésus. — C'est ce

que l'Église appelle « le mystère de l'Incarnation. »

Après nous avoir rachetés en mourant pour nous sur la croix, JÉSUS-CHRIST est ressuscité et est monté aux cieux, où il nous prépare à tous le bonheur éternel de son beau Paradis, si, pendant notre vie, nous lui sommes bien fidèles et si nous observons ses commandements.

Mais, de même que DIEU, invisible et éternel en lui-même, a voulu apparaître visiblement aux hommes en la personne de son Fils unique, afin de se mettre davantage à leur portée et de leur faciliter la foi, la confiance et l'amour qu'il attendait d'eux ; de même, pour faciliter à tous les enfants de son Église la connaissance précise de sa religion, il a voulu qu'elle leur fût enseignée et expliquée par des hommes, dont ils pourraient entendre la parole et ressentir l'action. Ces hommes, ce sont les Evêques et les Prêtres.

Et afin que les Evêques et les Prêtres ne pussent se tromper et égarer les hommes en leur enseignant l'erreur, il a lui-même préposé à leur tête un Chef suprême et unique, un Grand-Prêtre, un Pontife souverain, à qui il a conféré le privilège divin de l'infailli-

lité doctrinale, en le revêtant de sa souveraine autorité. Avant de quitter la terre, il l'a chargé du soin de paître tout son troupeau, c'est-à-dire de conduire, d'enseigner, de diriger, en son nom et à sa place, son Église tout entière, tous les Évêques, tous les Prêtres, tous les fidèles.

Ce Chef suprême et unique de l'Église, Docteur et Pasteur de tous les Évêques, de tous les Prêtres et de tous les chrétiens, c'est le Pape, successeur de l'Apôtre saint Pierre et héritier de tous ses privilèges. Le Pape est le dépositaire unique des grandes promesses faites par JÉSUS-CHRIST à saint Pierre, pour le salut et le bien du peuple chrétien tout entier ; de sorte que, en reconnaissant dans le Pape le Vicaire et le lieutenant visible de JÉSUS-CHRIST ici-bas, en nous soumettant humblement à son autorité, en révéran, en aimant ses enseignements et ses directions, nous sommes assurés de marcher dans la voie du salut, de connaître et de pratiquer, dans toute sa pureté, la religion de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Le Pape est ainsi, pour tous les fidèles en général et pour chacun en particulier, comme un autre JÉSUS-CHRIST, sans lequel nous ne

pourrions connaître avec certitude ce qu'il nous importe le plus de connaître ici-bas : la vraie religion, la vraie voie du salut, du service de Dieu, et par conséquent du bonheur, en ce monde d'abord, puis dans l'autre.

Voilà pourquoi nous devons aimer le Pape, si nous sommes véritablement chrétiens. C'est JÉSUS-CHRIST que nous révérons en la personne de son Vicaire; et c'est à l'autorité même de JÉSUS-CHRIST que nous nous soumettons lorsque nous nous soumettons sincèrement, totalement à l'autorité de son Représentant sur la terre.

**Que l'autorité du Pape n'est autre  
que l'autorité de JÉSUS-CHRIST.**

C'est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST qui nous le dit dans son Évangile. Voici les trois célèbres passages où il établit saint Pierre Chef de son Église, Docteur infailible de ses frères, et Pasteur de son troupeau tout entier.

« *Moi-même, je te le déclare, lui dit-il un jour (au seizième chapitre de l'évangile de saint Matthieu) : Tu es Pierre, et sur cette pierre j'élèverai mon Église; et les puissances de*

*l'enfer ne prévaudront point contre elle ; et c'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »*

Une autre fois, peu de jours avant sa Passion, il dit au même Simon-Pierre (au chapitre vingt-deuxième de saint Luc) : *« Simon, Simon, voici que le démon a demandé de vous cribler tous comme on crible le froment ; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne puisse défaillir. Et toi, à ton tour, confirme tes frères. »*

Enfin, après sa résurrection, au moment où il allait remonter au ciel, le Sauveur, entouré de ses Apôtres, s'adresse une dernière fois à Celui qui allait devenir son Vicaire et le Chef visible de son Église ; et il lui dit (au dernier chapitre de l'évangile de saint Jean) : *« Sois le Pasteur de mes agneaux, de mes agneaux et de mes brebis. »*

Ce sont les propres paroles du Fils de Dieu. Jadis il m'a suffi de les montrer, de les lire et de les expliquer tout simplement à un jeune artiste protestant, pour lui ouvrir les yeux et lui faire toucher du doigt cette grande et fondamentale vérité, que l'Église catholique, qui seule a le Pape pour Chef

spirituel, est la seule véritable Église de JÉSUS-CHRIST. Abjurant ses erreurs, le digne jeune homme n'hésita point et se fit catholique.

Voyez en effet :

Notre-Seigneur, dont la parole est souveraine et divine, déclare formellement à saint Pierre qu'il fait de lui la pierre fondamentale, la pierre unique sur laquelle il fera reposer tout l'édifice vivant de son Église, c'est-à-dire de la société de ses véritables disciples. Il n'a qu'une Église; il ne dit pas « mes Églises », mais bien « mon Église. » Et quelle est cette Église, cette unique Église? Il nous le dit aussi : c'est l'Église qui repose sur saint Pierre, sur l'autorité de saint Pierre, sur l'enseignement de saint Pierre, sur le gouvernement spirituel de saint Pierre, toujours vivant dans ses successeurs, les Évêques de Rome.

Et parce que son Église sera par lui fondée sur saint Pierre et que lui, le Fils de Dieu, enseignera, gouvernera et conduira toujours son Église par saint Pierre et avec saint Pierre, à cause de cela « les puissances de l'enfer » ne pourront jamais, quelles qu'elles soient, quoi qu'elles fassent, au dix-neuvième siècle

comme au premier, comme aux autres, prévaloir contre elle, triompher d'elle, la détruire. La force de Pierre lui vient de JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST c'est le Fils de DIEU, c'est DIEU fait homme.

JÉSUS donne à son Vicaire, et à lui seul, « les clefs du Royaume des cieux. » Ici-bas, le Royaume des cieux, c'est l'Église de DIEU ; au ciel, c'est le Paradis, où l'Église est chargée de nous conduire. Dans l'antiquité, les clefs étaient le symbole de la propriété, ou du moins de l'intendance générale des palais ; et de nos jours encore, on offre aux Souverains les clefs des villes où ils font leur entrée solennelle.

Les clefs de l'Église données par Notre-Seigneur à saint Pierre sont le symbole de l'autorité suprême, confiée par le Fils de DIEU au Chef de son Église.

Il y a deux clefs : la clef qui ouvre et la clef qui ferme, la clef qui lie et celle qui délie. La clef qui « lie, » c'est le pouvoir de commander souverainement, d'enseigner, de définir, de juger sans appel : « *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux.* » La clef qui « délie », c'est le pouvoir, également souverain, de pardonner, de dégager



les consciences, d'absoudre et de bénir. Pas plus que le pouvoir de lier, le pouvoir de délier n'admet de limites ni de restrictions : « *Tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux.* » Le Pape, ou pour mieux dire JÉSUS-CHRIST, par le Pape et avec le Pape, est ainsi constitué, jusqu'à la fin du monde, le Souverain spirituel de toute la terre ; *en ce qui touche, directement ou indirectement, la gloire de DIEU et le salut des âmes*, tout est soumis à sa divine et suprême autorité ; tout, sans exception : les peuples, les princes, les gouvernements, quels qu'ils soient, les lois, les constitutions et institutions publiques, les empires, les royaumes, les républiques, toutes les magistratures de ce monde, les sociétés, les familles, les individus ; tout, sans exception, est soumis au Vicaire de DIEU, comme à DIEU lui-même ; et il est chargé de faire régner partout Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, de signaler et de combattre partout ce qui est contraire à la loi de DIEU ; de faire connaître et de faire fleurir, partout et malgré tout, ce qui est saint, ce qui est bon, ce qui est selon DIEU, ce qui conduit les âmes au bonheur éternel. Quiconque s'oppose ou résiste à ce ministère divin du Vicaire de

JÉSUS-CHRIST devient par là-même l'adversaire de JÉSUS-CHRIST, l'ennemi de DIEU et des hommes.

Le Pape est chargé de « paître les brebis et les agneaux » de JÉSUS-CHRIST, sur toute la surface de la terre, dans tous les siècles. Il est chargé de propager partout et de conserver partout la foi, c'est-à-dire la connaissance du seul vrai DIEU vivant, JÉSUS-CHRIST, et de le faire aimer et servir par tous les hommes. « Sois le Pasteur de mes agneaux ; sois le Pasteur de mes brebis. » Les « brebis » de JÉSUS-CHRIST, ce sont les Évêques, successeurs des Apôtres (du moins en un sens) ; les « agneaux » de JÉSUS-CHRIST, ce sont d'abord les prêtres, fils aînés et coopérateurs des Évêques, et ensuite, tous les fidèles, tous les baptisés, à commencer par les princes de ce monde et tous ceux qui, à un titre quelconque, se trouvent être dépositaires de l'autorité. Le Pape est, de droit divin, c'est-à-dire par la volonté directe de DIEU, leur « Pasteur » à tous et à chacun ; leur Pasteur, c'est-à-dire leur guide, dans les voies de la sainteté chrétienne et du salut éternel ; il est leur Docteur suprême et infaillible, le souverain Directeur spirituel de toutes les consciences,

le Juge suprême de toutes les questions qui intéressent et la vérité, et le droit, et la justice, et la morale, et le bien spirituel des peuples et des particuliers, en un mot, de tout ce qui intéresse ici-bas le salut des âmes.

Pour l'honneur de son nom et pour le salut de son Église, JÉSUS-CHRIST l'assiste si bien en tout ce qui concerne l'enseignement de la vraie doctrine et le gouvernement spirituel du monde, qu'il ne peut ni se tromper ni égarer les autres. C'est l'effet divin de la toute-puissante prière du Fils de DIEU, lorsqu'il était encore en ce monde : le démon va vous cribler tous ; mais « moi j'ai prié pour toi, » pour toi spécialement, parce qu'à toi seul je confierai le soin de toute mon Église. Et quelle est ma prière ? C'est que « ta foi ne puisse défaillir ; » ta foi comme Chef de l'Église, ta foi comme souverain Docteur de tous les Évêques, de tous les Prêtres, de tous les chrétiens, de toutes les sociétés, de tous les hommes. Confirme-les tous, en mon nom, par mon autorité infaillible, qui, par participation, devient la tienne. Je te confirme dans l'infailibilité de la foi ; « à ton tour, confirme tes frères. »

Tels sont, cher lecteur, les oracles tombés

des lèvres de DIEU même. Telles sont les promesses qu'il a daigné faire, pour l'amour de nous et pour notre salut, à Celui qu'il constituait à tout jamais le Père de tous les chrétiens à venir, le Chef suprême de son Église, le Pasteur de tout son troupeau. N'ai-je pas raison de vous dire que l'autorité du Pape est l'autorité même de JÉSUS-CHRIST ?

Non quant à la personne, mais quant à l'autorité, quant à la dignité, le Pape c'est JÉSUS-CHRIST continuant au milieu de nous son divin ministère de Père et de Pasteur des âmes, de Docteur, de Juge, de Consolateur et d'Ami. C'est JÉSUS-CHRIST, et non point l'homme, qu'il faut toujours voir dans le Pape. A travers l'homme, il faut toujours remonter jusqu'à JÉSUS-CHRIST. De quel saint amour ne devons-nous donc pas aimer le Pape ?

Un jour, dans la campagne de Rome, je questionnais sur son catéchisme un pauvre petit pâtre, de treize ou quatorze ans, qui me servait de guide au milieu des merveilleuses montagnes du Latium. L'enfant était tout déguenillé ; il ne savait peut-être ni lire ni écrire ; mais ce qu'il savait, et avec une précision qui me ravissait, c'était tout ce qui

concernait la Religion, c'est-à-dire l'unique nécessaire de l'homme ici-bas.

Après plusieurs questions, auxquelles le petit Romain avait très-bien répondu, j'eus l'idée de l'interroger sur le Pape. « Dis-moi un peu, mon enfant, lui dis-je, qu'est-ce que le Pape ? » A cette parole l'enfant s'arrête, se découvre et me regardant avec une sorte de fierté et de religieux respect, il répond : « Le Pape, c'est JÉSUS-CHRIST sur terre. »

Oh ! la belle réponse ! Dans son énergique simplicité, elle résumait toute la doctrine sur l'autorité suprême et infaillible de JÉSUS-CHRIST. Oui, le Pape, c'est JÉSUS-CHRIST sur terre.

**Comment le Pape est la règle vivante  
de la vraie foi.**

La « règle de la foi, » c'est l'autorité enseignante, à laquelle on est tenu de se soumettre, si l'on veut savoir, sans risquer de se tromper, ce qui est vrai et ce qui est faux en matière de religion, ce qui est révélé de DIEU et ce qui ne l'est pas.

La foi est la soumission totale de l'esprit et du jugement à toutes les vérités révélées de

**DIEU**; et ces vérités se trouvent consignées dans la Sainte-Écriture d'abord, puis dans la Tradition des Apôtres, premiers prédicateurs de la religion chrétienne. Toutes les vérités révélées ne sont pas, en effet, explicitement relatées dans la Sainte-Écriture; et celles que nous y lisons ont tellement besoin d'une explication, d'une interprétation vivantes que, depuis dix-neuf cents ans, les hérétiques n'ont guère fait autre chose que d'appuyer leurs erreurs sur des textes mal entendus.

Il était donc tout naturel que, dans son amour pour les âmes et pour l'unité de la foi, Notre-Seigneur instituât, au milieu de son Église, un Juge suprême, infaillible, toujours vivant et présent, dont la fonction principale serait de conserver intact le dépôt des vérités révélées aux hommes depuis le commencement du monde. Ce Juge, divinement assisté de **DIEU** pour interpréter la vraie pensée divine cachée sous l'écorce de la lettre dans l'Écriture-Sainte, et pour ne point laisser s'altérer les vérités prêchées à l'origine du christianisme par les Apôtres, c'est le Pape, Vicaire de Celui qui est la Vérité, et Chef infaillible de l'Église de **DIEU**.

La conséquence évidente de cette vérité,

qui est un article de foi, c'est que, par l'autorité divine et infaillible de son enseignement, le Pape est la règle vivante et suprême de la vraie foi; c'est-à-dire que c'est sur son enseignement, et non sur l'enseignement d'un autre, que nous devons régler notre croyance; le Pape, en effet, soit qu'il parle seul, *ex cathedra*, soit qu'il se prononce avec l'assentiment des Évêques réunis en Concile, a reçu de Dieu la mission de dire au monde, avec une autorité infaillible, ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas, ce qu'il faut croire et ce qu'il faut rejeter.

Sans doute, les paroles de l'Écriture et les enseignements de la Tradition sont des vérités révélées, par conséquent des règles *pour* la foi; mais pour que ces vérités révélées deviennent, de fait, la règle vivante et définitive de la vraie foi, il faut qu'elles soient définies par l'autorité de l'Église et principalement par son Chef suprême, par son Docteur infaillible, qui est le Pape. Au Pape seul, quand il parle comme Chef suprême de l'Église, JÉSUS-CHRIST a donné la mission et donne continuellement la grâce d'interpréter les paroles de l'Écriture-Sainte dans leur sens véritable, et de nous transmettre dans toute sa pureté la vérité

catholique, soit écrite, soit traditionnelle. A lui seul, en la personne de Pierre, il a dit : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux. J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne puisse défaillir. A toi maintenant de confirmer tes frères. Sois le Pasteur de mes agneaux et de mes brebis. » Au Pape seul appartient la dispensation divinement infail-  
lible des vérités religieuses. Seul donc, il est la règle vivante de la vraie foi.

Cela ne veut pas dire que dans l'Eglise catholique le Pape fasse tout, à lui tout seul. Il est vrai, tout se fait sous sa haute présidence, et tout procède de lui, ou pour mieux dire de JÉSUS-CHRIST, qui, par lui et en lui, gouverne, enseigne, dirige incessamment son Eglise. Mais de même que la tête régit et conduit tout le corps, sans être pour cela tout le corps; de même le Pape enseigne et gouverne souverainement l'Eglise, sans être pour cela tout dans l'Eglise.

Dans l'État, tout se fait au nom du Souverain, et tous les pouvoirs secondaires découlent et dépendent très-réellement du sien. En ce sens, il fait tout, il gouverne tout. Mais il ne fait pas tout par lui-même : il le fait par ses ministres, ses préfets, ses géné-



raux, ses magistrats, ses fonctionnaires de tout degré, jusqu'au maire du plus petit village, jusqu'au dernier des sergents et des caporaux, jusqu'au plus humble juge de paix ; ainsi en est-il, en un sens, du gouvernement de l'Église universelle par le Pape.

La charge de veiller à la fois à l'ensemble et au détail d'une société qui embrasse le monde entier, serait une tâche évidemment impossible ; et la sagesse divine du Sauveur y a pourvu en donnant au Pape, successeur de saint Pierre, des auxiliaires qui sont les Évêques, successeurs des Apôtres. Saint Pierre n'a pas été envoyé seul pour conquérir le monde à Jésus-Christ, mais saint Pierre, avec ses frères, les Apôtres, qui, avec lui, et sous sa dépendance, enseignaient, baptisaient, fondaient les Églises, évangélisaient les peuples, sauvaient partout les âmes.

Tel a été, tel est encore, tel sera jusqu'à la fin du monde, le ministère de nos Évêques. Unis au Pape, comme les Apôtres étaient unis à saint Pierre, ils reçoivent de lui l'enseignement infailible de la foi et les grandes directions du gouvernement spirituel de la fraction du troupeau de Jésus-Christ que le Pape confie à leurs soins.

En outre, ils enseignent infailliblement avec le Pape; ils jugent les questions de doctrine avec le Pape, mais toujours sous sa dépendance. Ils sont à la fois brebis et pasteurs : brebis, par rapport au Pape; pasteurs, par rapport aux fidèles.

Et ainsi c'est par eux et avec eux que le Pasteur et le Docteur universel de tous les chrétiens enseigne, gouverne, évangélise et sauve les âmes. En tant qu'il est Évêque comme eux, le Pape est leur frère et leur égal; et en tant qu'il est Pape, c'est-à-dire Vicaire de Jésus-Christ, il est leur Père, leur Pasteur et l'Évêque des Évêques.

Il faut observer néanmoins que le caractère de Juge et de Docteur de la foi appartient, à un degré secondaire, aux Evêques conjointement avec le Pape, et que les Evêques catholiques composent réellement avec lui l'Eglise enseignante et infaillible au sens actif. Et cela, de droit divin, c'est-à-dire en vertu de l'institution divine.

En outre, pour aider les Évêques eux-mêmes dans leur ministère pastoral, et atteindre plus facilement toutes les âmes, Notre-Seigneur leur a donné des auxiliaires inférieurs, qui sont les Prêtres et les Diacres.

On les voit apparaître, auprès des Apôtres, à l'origine même du christianisme.

Sous la direction de l'Évêque dans chaque diocèse, les prêtres prêchent la Religion, administrent le Baptême et les autres sacrements, célèbrent le Saint-Sacrifice, dirigent le culte divin et les assemblées des fidèles, pardonnent les péchés, et font en petit, dans la paroisse, ce que l'Évêque fait dans le diocèse, ce que le Pape fait dans l'Église tout entière.

Avec les simples fidèles qu'ils enseignent et dirigent ainsi au nom de leurs Evêques respectifs, les Prêtres composent l'Eglise enseignée, laquelle est infallible, elle aussi, mais seulement au sens passif, c'est-à-dire en tant qu'elle adhère à l'Eglise enseignante.

Tel est l'ordre établi par Jésus-Christ, telle est la très-simple et très-puissante organisation de sa sainte Église.

Vous comprenez, dès lors, mon cher lecteur, comment le Pape fait tout dans l'Église, gouverne tout, dirige tout; et comment néanmoins il ne fait pas tout, à lui tout seul. Un de ces vénérables successeurs de saint Pierre, le Bienheureux Pape Libère, répondait jadis une belle et lumineuse parole à l'empereur Constance, qui, irrité de son cou-

rage apostolique à défendre la foi, l'avait cité à la barre de son tribunal. Constance s'était laissé séduire par les hérétiques ariens, et protégeait ouvertement leur parti contre les Évêques catholiques. Le Pape Libère, peu soucieux des colères impériales, venait de condamner et de déposer un certain nombre d'Évêques ariens, favoris du prince : « Qui es-tu donc pour agir et parler avec tant d'audace ? lui demanda Constance dès qu'il l'aperçut ; tu n'es qu'une partie de l'Église ? — Oui, répondit le saint Pontife, mais je suis la partie qui constitue le tout ; *pars tota.* »

Fidèles de JÉSUS-CHRIST, nous recevrons et nous recevrons toujours, comme sa propre parole, la parole de son Vicaire, parce que le Pape est, à travers les siècles et jusqu'à la fin des temps, « la bouche du Christ, » comme disait admirablement saint Jean Chrysostôme. L'enseignement du Pape est, de droit divin, l'enseignement de la pure doctrine catholique ; il est la règle vivante et infaillible de la vraie foi.

Quel bonheur d'avoir ainsi, pour guider nos pas à travers les ténèbres de ce monde, le phare de la lumière véritable ! Quelle grâce, quel bonheur d'être catholique !

**Pourquoi tant de gens déblatèrent  
contre le Pape, sans même le connaître.**

Eh, mon Dieu ! c'est bien facile à comprendre : c'est tout simplement parce qu'il est le Représentant visible de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST au milieu des hommes, et que la multitude de ceux qu'importunent et l'Évangile de JÉSUS-CHRIST, et la sainteté de la loi de JÉSUS-CHRIST, et la peur des jugements redoutables de JÉSUS-CHRIST, se trouvent tout naturellement hostiles au Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

Le Pape a pour ennemis-nés tous les impies, tous les hérétiques, tous les francs-maçons, sans compter l'immense multitude des mauvais chrétiens, des libertins qu'offusque la Religion, des liseurs de journaux révolutionnaires de toute classe et de toute profession. Il a encore pour adversaires plus ou moins déclarés, plus ou moins redoutables, tous les gouvernements dont les constitutions, les lois et les tendances ne sont point catholiques, et par conséquent sont en opposition avec le règne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sur la terre. Or, ces di-

verses catégories d'adversaires du Fils de DIEU et de son Église sont plus nombreuses que jamais, à mesure que les libertés délétères qu'a enfantées la Révolution se propagent dans le monde.

« Le Pape et l'Église, c'est tout un », disait avec grande raison saint François de Sales, et l'on peut dire avec non moins de raison : l'Église et JÉSUS-CHRIST, c'est tout un. Le Pape est la personnification vivante, parlante, agissante de l'Église ; et l'Église est la personnification visible de JÉSUS-CHRIST et de son règne au milieu du monde. Comment s'étonner de voir les ennemis de JÉSUS-CHRIST attaquer l'Église, ou du moins la regarder de mauvais œil ? et les ennemis de l'Église être les ennemis du Pape, s'élever contre le Pape, déblatérer contre le Pape, Chef de l'Église, centre et force de l'Église ? Quand on veut tuer un homme, c'est surtout à la tête qu'on vise : tous les ennemis de JÉSUS-CHRIST qui voudraient se débarrasser de l'Église, visent au Pape parce qu'il est le Chef de l'Église, le Pasteur et le Docteur de l'Église, le tout de l'Église, « *pars tota* », comme disait énergiquement le saint Pape Libère.

La calomnie est l'arme favorite des enne-

mis de l'Église et du Pape ; c'est leur chasse-pot, leur canon rayé, leur mitrailleuse ; et ce qui répand de tous côtés les innombrables projectiles du mensonge, dans les petits villages comme dans les grandes villes, ce sont, avant tout, les mauvais journaux, qui sont devenus la plaie du monde. Des milliers et des milliers d'effrontés menteurs répètent tous les jours leurs mensonges, les popularisant par la moquerie et par la caricature ; si bien que la foule innombrable des ignorants, des niais et des étourdis finit par les croire et par regarder comme des vérités acquises, incontestables, les calomnies les plus grossières, fabriquées à plaisir dans les officines du journalisme ; calomnies qui ne reposent sur rien, et qui ont néanmoins l'affreuse puissance d'ébranler insensiblement la foi dans les âmes, et d'y tarir à la longue le respect pour l'autorité sacrée du Souverain-Pontife, des Évêques et du clergé.

Aux journalistes anticatholiques viennent se joindre, pour aider à la besogne, la foule, si nombreuse hélas ! des instituteurs et institutrices sans religion, qui envahissent de plus en plus nos écoles primaires ; et dans les lycées, dans les collèges, dans les pensionnats

de toute catégorie, les professeurs d'histoire, de sciences, de littérature, qui abusent de l'autorité de leur parole pour inculquer mille préjugés anticatholiques dans l'esprit de leurs pauvres élèves ; à tel point que c'est à l'enseignement tout entier, et non plus seulement à l'histoire, que l'on peut appliquer aujourd'hui la célèbre parole du comte de Maistre : « Depuis trois cents ans, l'histoire est une vaste conspiration contre la vérité. » Oui, depuis trop longtemps et particulièrement depuis un siècle, l'enseignement public n'est guère qu'une vaste conspiration contre la vérité, contre la foi, contre l'Église.

Et voilà pourquoi il y a tant de gens qui, sciemment ou non, déblatèrent contre l'Église et contre le Pape.

**Que l'en ne saurait être vraiment chrétien  
si l'en n'aime point le Pape.**

Il ne s'agit point ici d'un amour naturel, d'un amour de pure sensibilité. Il s'agit de cet amour de foi, bien plus élevé, bien plus puissant, dont nous aimons le bon DIEU et sa sainte volonté. C'est de cet amour-là que nous devons aimer et que nous aimons le Pape et l'Église.



Il n'est pas non plus question ici de la personne du Pape, laquelle peut être plus ou moins aimable et sympathique : non ; nous parlons avant tout de la sainte autorité du Pape, nous parlons du Pape en tant qu'il est Pape, en tant qu'il est « JÉSUS-CHRIST sur terre, » comme disait le petit pâtre de la campagne de Rome. En ce sens, nous devons au Pape un amour qui se confond avec celui que nous devons à JÉSUS-CHRIST lui-même ; ou, pour mieux dire, c'est JÉSUS-CHRIST, c'est l'autorité de JÉSUS-CHRIST que nous aimons et révérons en son Vicaire.

Dès lors n'est-il pas évident que nous devons tous, si nous sommes chrétiens, aimer le Pape avec une foi profonde, et de ce grand amour religieux, surnaturel, dont nous aimons le bon DIEU.

Pour être vraiment chrétien, vraiment disciple de JÉSUS-CHRIST, il ne suffit pas, en effet, d'être baptisé, de faire ses prières, d'aller à la Messe, de se confesser, de communier, etc. ; il faut, en outre, avoir l'esprit de JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire avoir les mêmes sentiments que JÉSUS-CHRIST, aimer ce qu'il aime, rejeter ce qu'il rejette ; et n'avoir ainsi avec lui qu'un cœur et qu'une âme. Or, ici-bas, ce que Jé-

**JÉSUS-CHRIST** aime d'un souverain amour, c'est son Vicaire, c'est le Chef de son Église, par lequel il enseigne, gouverne, sanctifie et sauve les hommes. Membres de **JÉSUS-CHRIST**, nous devons aimer avec lui, comme lui et pour l'amour de lui, Notre Saint-Père le Pape. Quoi de plus logique ?

Il ne suffit pas non plus d'aimer l'Église en général, en faisant, sciemment ou non, abstraction du Pape : ce serait là une ruse de celui qui veut à tout prix empêcher les fidèles d'aimer le Vicaire de **JÉSUS-CHRIST** et de lui obéir. « L'Église et le Pape, c'est tout un, » répétons-le avec saint François de Sales ; et l'on ne peut aimer l'Église qu'en aimant le Pape, qui seul la personnifie pleinement. Donc, pas de subtilités ; pas de distinctions captieuses entre l'Église et le Pape ; qu'une foi simple et pure courbe nos intelligences et incline nos cœurs devant les enseignements du Chef de l'Église. Dieu nous parle par sa bouche ; obéissons, remercions, marchons sans crainte. Comme nous l'avons dit autre part, l'esprit catholique, l'esprit d'un véritable chrétien se résume en cette double parole : l'amour de l'obéissance et l'obéissance de l'amour. C'est l'extrême opposé de l'esprit hé-

rétique et de son proche parent, l'esprit libéral.

**Comment, en pratique, il faut aimer le Pape dans les temps où nous vivons.**

Nous ne vivons point dans des temps ordinaires : tout est sens dessus dessous, dans les têtes comme dans les sociétés; et comme la question du Pape renferme la solution de toutes les grandes questions qui agitent et ébranlent le monde en ce siècle, c'est principalement sur ce point qu'il importe de concentrer les sympathies de notre cœur comme les efforts de notre esprit.

Pour aimer le Pape comme Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST veut que nous l'aimions, il faut d'abord, mon très-cher lecteur, l'aimer sincèrement, du fond du cœur, et non pas seulement en paroles; il faut l'aimer efficacement, lui être réellement soumis, ne pas vouloir lui en remontrer comme font quantité d'esprits orgueilleux, vaniteux, pleins d'eux-mêmes, ridiculement convaincus qu'ils y voient plus clair que le Saint-Esprit, et que saint Pierre gagnerait beaucoup à prendre conseil de leur petite sagesse. Rien n'est plus commun de

nos jours que ce travers d'esprit, qui vient de l'ignorance et de l'esprit d'indépendance. Ne nous faisons point illusion à cet égard : il altère profondément dans les Âmes le saint amour de l'Église et du Pape. La perfection de la soumission chez un catholique est la mesure de la perfection de son amour envers le Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

En second lieu, il faut ici que « notre bouche parle de l'abondance de notre cœur, » selon le précepte de l'Évangile. Si les bons catholiques parlaient plus haut et plus ferme, la bonne cause triompherait bien vite. Pourquoi avoir peur de dire ouvertement ce que l'on pense sur un sujet si grand, si capital, si noble, si digne d'un véritable chrétien ? Ce n'est point aimer vraiment le Pape que d'avoir peur de paraître l'aimer. Grâce à nos absurdes journaux, qui parlent de tout à tort et à travers, tout le monde parle aujourd'hui du Pape, juge ses actes, les critique, etc. : sachons le défendre, rappeler à l'ordre les perroquets et les bavards, et n'oublions pas que tous tant que nous sommes, nous *devons*, dans la mesure du possible, soutenir l'honneur et la cause de notre Père en DIEU. Pas de respect humain ; pas de fausse prudence.

En troisième lieu, afin de pouvoir remplir ce devoir d'amour filial, d'amour catholique; instruisons-nous de notre mieux de ce qui touche à la cause du Pape. Méfions-nous extrêmement des mauvais journaux proprement dits (qu'un trop grand nombre de fidèles se permettent de lire) ainsi que de ces feuilles peu catholiques, où la foi ne guide guère les jugements des rédacteurs, et qui, par une certaine honnêteté et modération, n'en sont souvent que plus dangereuses. Pendant son immortel Pontificat, le grand et saint Pape Pie IX n'a cessé de signaler ce danger aux catholiques. C'est ici une affaire de conscience, non moins que de bon sens. — Et ce qui est vrai des journaux, l'est également des revues, des livres, des bibliothèques.

Quatrièmement, un catholique qui aime véritablement le Pape, prie pour lui de tout son cœur, pour lui et à toutes ses intentions, pour les besoins du Saint-Siège et de cet immense gouvernement de l'Eglise, qui embrasse le monde entier et intéresse tous les peuples, toutes les âmes.—Sainte Marie-Madeleine de Pazzi. Prieure du Carmel de Florence à la fin du seizième siècle, apostrophait ainsi une de ses Sœurs qui, en la fête de saint Pierre, lui

avouait ingénument qu'elle avait oublié de prier pour le Pape : « O la belle servante de JÉSUS-CHRIST, qui ne pense pas au Vicaire de JÉSUS-CHRIST ! O la belle épouse de JÉSUS-CHRIST, qui oublie de prier pour le Vicaire de JÉSUS-CHRIST ! » On peut en dire autant des chrétiens qui ne prient point pour le Pape. « O le beau disciple de JÉSUS-CHRIST, qui oublie de prier pour le Vicaire de JÉSUS-CHRIST ! O le beau serviteur de JÉSUS-CHRIST, qui demeure indifférent à la cause du Vicaire de JÉSUS-CHRIST ! »

Enfin, dans les mauvais jours que nous traversons, le véritable amour du Pape nous oblige à faire pour lui des sacrifices pécuniaires, proportionnés à nos moyens, et à lui venir matériellement en aide. C'est pour cela qu'est instituée dans tous les diocèses la grande et très-grande Œuvre du *Denier de Saint-Pierre*. Elle prime toutes les autres. Tout bon catholique *doit* contribuer au Denier de Saint-Pierre, le riche par une riche aumône, le pauvre, l'ouvrier, l'enfant, par sa petite obole. On a calculé que si chaque catholique pratiquant donnait seulement quatre ou cinq sous par an au *Denier de Saint-Pierre*, le Pape serait à même de faire face

aux charges de tout genre qui pèsent sur lui.

Tels sont les principaux devoirs du vrai catholique à l'égard du Pape; et voilà, cher lecteur, comment il faut lui témoigner notre filial amour.

---

**L'amour du Pape, Vicaire de JÉSUS-CHRIST :** telle est donc la première fleur, la première rose que je vous offre, et que je vous prie de bien conserver. Son parfum, c'est la foi, c'est l'humble soumission de la foi.

Elle est pure et sans tache, parce que la foi catholique, apostolique, romaine, dont le Pape est le souverain dépositaire et dispensateur à travers les siècles, est immaculée.

Plantons bien avant dans notre cœur et dans notre esprit cette fleur magnifique, et qu'un profond amour pour le Vicaire de JÉSUS-CHRIST soit le premier caractère de notre vie chrétienne et de notre piété. On peut l'affirmer sans crainte, l'amour du Pape, la dévotion au Pape est un signe manifeste de prédestination.

Et maintenant, contemplons la seconde rose que je vous ai annoncée, très-cher lecteur, et respirons-en les parfums. C'est, comme je vous l'ai dit, l'amour de la Sainte-Vierge, Mère de Dieu





# **L'AMOUR DE LA SAINTE-VIERGE**

*Afin de faciliter de plus en plus la diffusion du culte de la SAINTE VIERGE, j'ai publié, d part en un petit volume, l'AMOUR DE LA SAINTE VIERGE. Le prix est de 15 centimes seulement; franco par la poste 20 centimes.*

**POUR LA PROPAGANDE :**

**50 exemplaires, franco 7 50.**

## II

# L'AMOUR DE LA SAINTE-VIERGE

**Pourquoi tous les chrétiens  
doivent aimer la Sainte-Vierge.**

Pour trois raisons principales : d'abord, parce qu'elle est la Mère de notre Seigneur et très-doux Rédempteur JÉSUS-CHRIST; puis, parce qu'elle est notre Mère, à nous membres vivants et frères de JÉSUS-CHRIST; enfin, parce qu'elle est parfaitement sainte, parfaitement bonne, parfaitement digne de tendresse et d'amour.

En premier lieu nous devons aimer la Sainte-Vierge, parce qu'elle est la Mère de JÉSUS, la vraie Mère de notre Dieu. L'amour que nous portons à Notre-Seigneur ne peut pas ne point rejaillir sur sa Mère, sur Celle qui l'a donné au monde et sans laquelle nous n'aurions pas eu notre Sauveur.

C'est par la Vierge-MARIE que DIEU le Père a voulu donner au monde son Fils unique ; c'est par elle, et par elle seule, que le Fils de DIEU a voulu se faire homme, pour nous sauver de la damnation éternelle et nous rouvrir le ciel, que le péché nous avait fermé. C'est en elle, c'est dans le sein virginal de MARIE que le Saint-Esprit a voulu opérer ce grand prodige qui s'appelle l'Incarnation, qui du Fils éternel de DIEU a fait le vrai Fils de MARIE, et qui par conséquent a élevé MARIE à la dignité ineffable, presque divine de Mère de DIEU.

« Mais, dira-t-on peut-être, la Sainte-Vierge n'a pas donné à JÉSUS-CHRIST sa divinité ; elle ne lui a donné que son humanité ; elle peut être la Mère de JÉSUS en tant qu'il est homme, mais non pas en tant qu'il est DIEU. Elle n'est donc pas véritablement la Mère de DIEU. » — Si fait, et voici comment : La foi nous enseigne qu'il n'y a en Notre-Seigneur qu'une seule personne, qui est la personne divine, éternelle, infinie du Verbe de DIEU. Tout le monde sait cela. Or, la Sainte-Vierge étant, par la grâce de la maternité divine, la vraie Mère de Notre-Seigneur, il s'en suit de toute nécessité qu'elle est réellement et véri-

tablement la Mère de DIEU. Peu importe qu'elle ne lui ait donné que son humanité, elle n'en est pas moins sa Mère, sa vraie Mère, et cela suffit.

La même chose n'a-t-elle pas lieu pour chacun de nous ? En nous mettant au monde, notre mère ne nous donne que notre corps ; elle ne nous donne point notre âme, que le bon DIEU crée directement sans le concours de personne. Notre mère, dites-moi, en est-elle moins réellement, moins véritablement notre mère, parce qu'elle ne nous donne directement que notre corps ?

Donc la Très-Sainte Vierge, vraie Mère de JÉSUS, est la vraie Mère de DIEU ; et dès lors, comment, si nous croyons tout de bon en JÉSUS-CHRIST, pourrions-nous ne pas unir dans un même amour et le Fils et la Mère, et JÉSUS, Fils de MARIE, et MARIE, Mère de JÉSUS ?

En second lieu, nous devons aimer la Sainte-Vierge Mère de DIEU, parce qu'elle est devenue notre Mère dans l'ordre de la grâce et du salut.

Elle est la vraie Mère de JÉSUS selon la nature ; et pour nous frères adoptifs de JÉSUS, membres vivants de JÉSUS par la grâce, elle

est notre Mère spirituelle, la Mère de nos Ames, la Mère qui nous enfante incessamment à la vie de la grâce et au salut éternel. Cette maternité de la Sainte-Vierge à notre égard est, bien que d'une autre nature, aussi réelle que sa maternité divine à l'égard de Jésus, dans l'Incarnation.

Du haut de sa Croix, Notre-Seigneur a voulu le proclamer solennellement. « Voici votre fils », a-t-il dit de sa voix mourante à la Sainte-Vierge, en lui montrant du regard le disciple qu'il aimait. « Voici ta Mère », ajouta-t-il, en se tournant vers saint Jean et en lui désignant la Bienheureuse Vierge. Or, saint Jean, le disciple bien-aimé, nous représentait tous en cet instant suprême; et c'est à nous tous, c'est à chacun de nous que Jésus mourant a donné ainsi pour Mère sa Mère bien-aimée.

Donc, puisque nous sommes de droit divins les enfants de la Sainte-Vierge, n'est-il pas évident que nous devons l'aimer? Nous devons aimer notre Mère : est-il besoin de le prouver? Et n'est-ce point là, pour tout chrétien, une de ces vérités de sens commun plus lumineuse que le jour?

Et puis, pensons-y bien, par sa sainte

grâce, Notre-Seigneur habite et vit en chacun de nous, avec son Père céleste et l'Esprit-Saint; et c'est de là, du fond de ce vivant sanctuaire, qu'il communique à tous ses fidèles les sentiments de son divin Cœur : l'amour le plus tendre, le plus religieux et le plus filial envers son Père céleste, et, tout ensemble, envers sa Bienheureuse Mère. Jésus veut que nous lui soyons conformes le plus possible dans l'amour parfait qu'il portait et qu'il porte éternellement et à son Père et à sa Mère, au bon Dieu et à la bonne Vierge. O douce volonté du Dieu de notre cœur ! O saint et consolant amour filial qui nous est commun avec Jésus lui-même !

Troisièmement enfin, nous devons, si nous voulons être de vrais et dignes chrétiens, aimer la Sainte-Vierge MARIE de tout notre cœur, parce qu'elle est parfaitement digne d'amour.

Pour faire de cette nature privilégiée un véritable chef-d'œuvre de grâce et de sainteté, aussi digne que possible de devenir la Mère de son Fils unique et adorable, le Père céleste l'a comblée de toutes les bénédictions dont une pure créature était capable. Il l'a



créée pleine de grâce ; pour elle seule, il a opéré le prodige de l'Immaculée-Conception, c'est-à-dire qu'il l'a préservée du péché originel. Il a voulu que, par un miracle également unique, elle demeurât vierge en devenant mère. L'Esprit-Saint l'a enveloppée tout entière et comme imprégnée de la grâce sanctifiante, l'élevant ainsi à une perfection si accomplie, à une sainteté si incompréhensible, que nulle créature, pas plus au ciel que sur la terre, ne peut lui être comparée, même de loin. Aussi l'Église a-t-elle dû, pour nous faire comprendre que l'excellence prodigieuse de la sainte Mère de Dieu exige un culte à part, donner à ce culte le nom d'« hyperdulie », c'est-à-dire « vénération au-dessus de la vénération que nous devons aux Anges et aux Saints. »

A cette perfection sublime de la Sainte-Vierge correspond l'ensemble parfait de toutes les vertus, de toutes les qualités aimables, de toutes les bontés, de toutes les douceurs maternelles qui rendent une créature digne d'être aimée, en même temps que vénérée. Et c'est au milieu de ces splendeurs d'amour, de bonté et de beauté que le Père et le Fils et le Saint-Esprit nous présentent

la Sainte-Vierge, afin que nous la vénérions de toute la puissance de notre foi et que nous l'aimions de toutes les forces de notre cœur.

Voilà les trois principales raisons pour lesquelles tout chrétien, tout vrai enfant de DIEU, tout vrai disciple de JÉSUS-CHRIST doit aimer de tout son cœur la Bienheureuse Vierge MARIE.

**Comment l'Évangile  
résume merveilleusement  
les grandeurs de la Sainte-Vierge.**

En parlant du Pape et du religieux amour que nous lui devons, nous constatons avec bonheur le magnifique témoignage que rend à son autorité le texte même de l'Évangile. Il en est de même relativement aux grandeurs de la Sainte-Vierge, et à sa maternité divine, qui les résume toutes. Ecoutez en effet, cher lecteur ; et voyez si notre dévotion envers la Sainte-Vierge MARIE est, oui ou non, fondée sur l'Évangile.

Au chapitre premier de l'évangile selon saint Luc, il est dit que *« l'Ange Gabriel fut envoyé de DIEU dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une Vierge nommée MARIE,*

*épouse d'un homme qui s'appelait Joseph et qui était de la race de David. Et, s'étant présenté devant elle, l'Ange lui dit : « Je vous salue, ô « pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous « êtes bénie entre toutes les femmes. »*

Tel est le début du récit évangélique ; et pour l'honneur de la Très-Sainte Vierge, je vous prie d'en bien peser toutes les paroles.

C'est DIEU même qui envoie à la Vierge MARIE l'un des Esprits les plus sublimes de la Cour céleste, comme son Ambassadeur et Ambassadeur du plus auguste, du plus admirable des mystères, le mystère de l'Incarnation. Et ainsi, dès le début, dès qu'il est question de la Sainte-Vierge dans l'Évangile, voici que d'un côté nous voyons DIEU lui-même, le Père et le Fils et le Saint-Esprit, et de l'autre, cette humble et sainte créature, cette pauvre petite Vierge de Nazareth, qui s'appelle MARIE ; et entre eux, entre le ciel et la terre, le grand Archange Gabriel, l'un des sept principaux que l'Écriture-Sainte nous montre comme présidant à toutes les œuvres de DIEU et se tenant perpétuellement devant sa face.

Revêtu d'une forme humaine et tout resplendissant de gloire, l'Ange Gabriel salue

respectueusement la Vierge de Nazareth. « *Je vous salue*, lui dit-il, *ô pleine de grâce.* » Que dire de plus d'une créature ? La grâce, c'est le don par excellence qui nous unit à DIEU, nous remplit de DIEU, nous fait participer à la vie même de DIEU, et nous prépare en ce monde à la participation de la gloire éternelle de DIEU. La Vierge MARIE est « pleine de grâce ». C'est DIEU même qui le proclame par son Ambassadeur. Pleine de grâce, elle est donc absolument étrangère au péché : au péché originel d'abord, dont nous apportons tous la souillure en naissant ; et voilà, clairement indiqué par l'Évangile, le mystère de l'Immaculée-Conception de la Sainte-Vierge, que les ministres protestants accusaient l'Église d'avoir inventé ; et ensuite à toute espèce de péchés actuels, soit mortels, soit véniels. MARIE a donc bien réellement, et sans aucune restriction, droit à ce beau titre que nous lui donnons habituellement en l'appelant la Sainte-Vierge, la Très-Sainte Vierge. — Voyez que de grandeurs déjà dans cette première parole du texte de l'Évangile.

L'Ange Gabriel ajoute : « *Le Seigneur est avec vous.* » Le Seigneur, c'est-à-dire le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit. Le Père, à titre

d'Epoux, qui vous a choisie et prédestinée éternellement, pour être, sur la terre au milieu des temps, la Mère de son Fils unique et éternel, à qui vous donnerez, ô MARIE, le nom de Jésus; — le Fils, qui vous a choisie et prédestinée également de toute éternité pour devenir un jour sa vraie Mère, dans le sein de laquelle il se ferait homme et à laquelle il devrait toute la substance de sa chair et de son sang; — le Saint-Esprit, qui, lui aussi, vous a choisie et prédestinée, dans son amour éternel, pour être la plus sainte, la plus parfaite, la plus excellente, la plus sublime de toutes les pures créatures. Oui, Très-Sainte Vierge, « le Seigneur est avec vous. »

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes », ou pour parler plus exactement encore, « vous êtes la femme bénie entre toutes les femmes », c'est-à-dire la Femme par excellence, annoncée, promise dès le paradis terrestre, par le Seigneur lui-même à Adam et à Ève repentants; la Femme qui donnerait un jour au monde son Sauveur, et qui briserait ainsi la tête du serpent, c'est-à-dire la puissance maudite du démon. C'est donc de la bouche même de l'Envoyé de Dieu que nous apprenons cette incomparable grandeur de

la sainte Vierge MARIE, prophétisée genre humain tout entier comme la future Mère de son Rédempteur, et comme indissolublement associée par la Providence à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Sauveur du monde. — N'y aurait-il, dans tout l'Évangile, que ces trois paroles de l'Archange Gabriel: « Je vous salue, ô pleine de grâce; — le Seigneur est avec vous; — vous êtes bénie entre toutes les femmes; » il y en aurait assez pour fermer à tout jamais la bouche à ceux qui ont osé dire que « Marie est une femme comme les autres », et que « l'Eglise catholique a bien tort de tant l'exalter. »

L'Évangile continue. « *En entendant cette salutation, MARIE se troubla, et elle se demandait ce que cela voulait dire;* » signe aussi évident que touchant de sa profonde humilité et des délicatesses de sa modestie virginale. « *Ne craignez point, ô MARIE, ajoute aussitôt le saint Ange : vous avez en effet trouvé grâce devant DIEU.* » Hélas! la pauvre Sainte-Vierge ne trouve point grâce devant les ministres protestants, qui semblent prendre à tâche de la souiller d'outrages et de calomnies! — L'Ange Gabriel lui explique aussitôt le mystère

que son humilité n'ose pas sonder. « Vous avez trouvé grâce devant DIEU : voici que vous allez concevoir et enfanter un Fils ; et vous lui donnerez le nom de JÉSUS. » En d'autres termes, vous allez devenir véritablement Mère de DIEU ; et ce DIEU, devenu votre Fils, recevra de vous, et non d'un autre, le nom sacré de JÉSUS, c'est-à-dire Sauveur. « Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut. » La Sainte-Vierge expose alors à l'Envoyé de DIEU une difficulté qui nous révèle que, non seulement elle, mais encore son saint époux Joseph avaient fait vœu de perpétuelle virginité. « Comment cela pourra-t-il se faire ? dit-elle en effet ; comment pourrai-je devenir mère, puisque je ne connais point d'homme ? et que je suis pour toujours consacrée au Seigneur ? » Et l'Ange lui répondit : « C'est l'Esprit-Saint qui surviendra en vous, et qui vous couvrira de son ombre. Et voilà pourquoi l'Etre saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de DIEU. »

Tout est divin, tout est mystère dans l'Incarnation du Fils de DIEU, dans la maternité divine de MARIE. Elle est vierge ; elle doit et elle veut rester vierge, entièrement consacrée à DIEU : elle restera vierge ; cependant elle deviendra mère ; vierge et mère tout

ensemble; elle n'aura d'autre Epoux que DIEU; son Fils sera DIEU; et l'Esprit-Saint, DIEU comme le Fils et le Père, opérera divinement, surnaturellement en elle le mystère de sa virginale maternité. — Ne perdez jamais de vue, cher lecteur, que tout cela est au-dessus de l'ordre naturel, et que ceux qui veulent en juger et en parler d'après les seules lumières de la raison sont absolument dans le faux.

Voilà donc l'Evangile qui, dans ces quelques lignes, si simples et tout à la fois si profondes, nous montre la Vierge MARIE éternellement prédestinée, seule entre toutes les femmes, à devenir un jour la Mère de DIEU, la Mère du DIEU Sauveur; il nous la montre préparée à cet effet par une plénitude de grâce et une sainteté parfaites; il nous la montre intimement unie au Seigneur par cette grâce prodigieuse et unique; il nous la montre comme ayant trouvé grâce devant DIEU au milieu du monde pécheur; il nous la montre Vierge et Mère tout ensemble, par un miracle incomparable de la toute-puissance de DIEU.

Enfin, en nous rapportant la parole par laquelle elle répond définitivement à l'am-



bassade divine: « *Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait suivant votre parole,* » il nous la montre comme coopérant activement, par un acte libre de sa volonté, de sa foi et de son amour, aux mystères du salut du monde, c'est-à-dire aux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, et au double mystère qui en découle, celui de la grâce et celui de l'Eglise.

Après cela, dites-moi, cher lecteur, si l'Evangile ne résume pas d'une manière bien merveilleuse, bien sublime, les grandeurs de la Sainte-Vierge, et si, nous autres catholiques, vrais enfants de Dieu, frères et disciples véritables de Notre-Seigneur, nous n'avons point raison d'honorer, de vénérer et d'aimer la Sainte-Vierge?

Il y aurait encore bien d'autres paroles du saint Evangile à rapporter ici, entre autres celle du *Magnificat*, où la Sainte-Vierge déclare elle-même que « toutes les générations la proclameront bienheureuse »; et celles de l'évangile de saint Jean, où le Fils de Dieu, expirant sur sa croix, nous la donne à tous pour Mère. Mais le peu que nous venons de dire suffit largement.

Observons cependant que, lors même que l'Évangile ne contiendrait aucun de ces glorieux témoignages, notre piété envers la sainte Mère de DIEU n'en souffrirait point, et personne n'aurait le droit de nous objecter ce silence; car, nous l'avons constaté plus haut, la règle souveraine de la foi, ce n'est point uniquement l'Écriture-Sainte, mais aussi la Tradition, toutes deux interprétées par l'autorité suprême et infaillible de l'Église, et principalement de son Chef, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST. Or, la Tradition, c'est-à-dire l'enseignement unanime des Saints-Pères, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, est unanime à proclamer, à exalter avec amour les divines excellences de l'Immaculée Vierge MARIE, Mère de DIEU et de tous les enfants de DIEU.

**De quelques obscurités de l'Évangile  
au sujet de la Sainte-Vierge.**

Après avoir dit, très magnifiquement et très suffisamment, ce qu'est la Vierge MARIE, l'Évangile ne s'occupe plus que de son divin objet, de DIEU fait homme, JÉSUS-CHRIST. Il y a des personnes qui, ne saisissant guère le

out principal, pour ne pas dire le but unique du récit évangélique, voudraient y voir une sorte de livre de dévotion envers la Sainte-Vierge. Elles se trompent du tout au tout. L'Evangile n'est pas l'histoire de la Sainte-Vierge: c'est l'abrégé des faits principaux de la vie de Notre-Seigneur, de ses miracles les plus saillants et de ses paroles les plus importantes au point de vue pratique de notre sanctification. Y chercher, comme font les protestants, un catéchisme complet, ou comme les personnes dont nous venons de parler, un récit plus ou moins détaillé des faits et gestes de la Sainte-Vierge, c'est se mettre à un point de vue absolument faux.

En dehors des belles pages que nous avons citées, l'Evangile parle trois ou quatre fois de la Vierge MARIE, non plus pour elle-même, mais uniquement pour faire mieux ressortir la mission divine de JÉSUS. Comme Fils de MARIE, JÉSUS est humblement et tendrement soumis à sa Mère, pratiquant dans toute sa perfection le quatrième commandement de DIEU: comme Fils de DIEU, comme Envoyé du Père pour enseigner au monde les voies du salut, JÉSUS ne connaît plus rien que son Père céleste; il n'a plus de parenté ici-bas.

C'est un modèle admirable, présenté par le Saint Esprit à tous les hommes apostoliques, pour leur faire comprendre que ceux qui ont l'honneur d'être appelés de DIEU à la consécration religieuse ou sacerdotale, doivent être des hommes tout surnaturels, détachés de tout, même de leurs affections de famille les plus chères, les plus légitimes en elles-mêmes.

*La réponse de l'Enfant-Jésus retrouvé  
dans le Temple.*

La première de ces paroles divines, sacerdotales du Fils de DIEU se lit dans l'évangile de saint Luc, au chapitre deuxième où l'Evangéliste rapporte la réponse, non pas sévère, mais *sainte* de l'Enfant-Jésus retrouvé dans le Temple, à l'âge de douze ans, enseignant les Docteurs de la loi. « *Pourquoi me cherchiez-vous ?* dit-il gravement à MARIE et à Joseph ; *ne saviez-vous pas qu'il me faut être avant tout au service de mon Père ?* » Voilà la parole du Fils de DIEU, la parole de l'Envoyé du Père. C'est au monde entier qu'il parle ici, bien plus qu'à sa Mère et à saint Joseph ; et ceux-ci le sentent parfaitement ; car l'Evangile dit d'une part « qu'ils ne comprirent point la parole

qu'ils venaient d'entendre » et, d'autre part, que « sa Mère conservait toutes ces paroles en son cœur. » Je le répète, « ces paroles » n'étaient point sévères, mais saintes, mais divines.

Pour écarter toute idée étrangère à ce point de vue dominant, l'Évangéliste ajoute aussitôt que Jésus s'empressa d'obéir à sa Mère bien-aimée, la suivit, rentra avec elle et avec saint Joseph, à Nazareth, et il résume toute la jeunesse, toute l'adolescence du Verbe fait chair dans ces paroles adorables : « Et il leur était soumis. »

*La réponse de JÉSUS à MARIE  
aux noces de Cana.*

Aux noces de Cana rapportées dans le second chapitre de l'évangile de saint Jean, nous trouvons une autre parole du Sauveur à sa sainte Mère, où l'ignorance, unie au mauvais vouloir, a voulu trouver une objection à la piété de l'Eglise envers la Très-Sainte Vierge.

Chacun connaît ce beau récit, raconté par saint Jean, témoin oculaire. Le vin étant venu à manquer, la Mère de miséricorde fut la première à s'en apercevoir. Elle se pencha

à l'oreille de son divin Fils et lui dit : « *Ils n'ont plus de vin.* » Et JÉSUS, qui savait tout, lui répondit : « *O Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Quid mihi et tibi?* » — C'est là un dicton oriental, aujourd'hui encore très fort en usage dans une partie de l'Asie.

Ce dicton a deux sens, tout à fait opposés, et qui tous deux ont ici leur application. Le premier, seul adopté par l'Eglise orientale dans l'interprétation de ce texte de saint Jean, peut se traduire ainsi ; « O Femme ! qu'y a-t-il donc entre vous et moi, pour que nous ayons toujours ainsi les mêmes pensées, les mêmes sentiments ? *Quid mihi et tibi?* Moi aussi, je vois leur embarras, et je désire y pourvoir ; mais mon heure n'est pas encore venue, l'heure fixée par mon Père pour la manifestation de ma divinité au moyen des miracles. »

Le second sens, suivi plus communément par les Docteurs de l'Occident, rentre dans l'idée générale de la sainteté divine, opposée à l'amour filial naturel : « O Femme ! qu'y a-t-il entre vous et moi, entre ma mission surnaturelle, à laquelle appartient la puissance d'opérer des miracles, et l'amour filial au nom duquel vous m'en demandez un ? »

Dans l'un et l'autre sens, la réponse du Sauveur à sa bonne et sainte Mère n'a aucunement le caractère de rebut que les ennemis de la Sainte-Vierge affectent de lui donner : dans le premier cas, cela va sans dire, puisqu'il n'y a là qu'un témoignage d'intime sympathie ; dans le second, le Fils de Dieu avant de céder au désir compatissant de sa Mère, constate simplement qu'il ne le fait que par miséricorde et que, toute Mère qu'elle est, MARIE n'avait point ici de droit à invoquer. « Dans les choses qui sont de son Père », JÉSUS ne relève que de lui-même, et l'heure primitivement fixée par le Père pour la manifestation de la divinité de son Fils n'était pas encore venue. Selon toute apparence, cette heure divine était celle de la résurrection du Fils de Dieu, signe par excellence de sa divinité.

Mais, à la prière toute-puissante de la Très-Sainte Vierge, l'heure des miracles de JÉSUS se trouve avancée ; et le Fils, dont la volonté ne fait qu'un avec la volonté du Père, avance lui aussi le moment de ses manifestations divines, pour entrer dans le miséricordieux désir de sa Mère. Il opère donc, sans plus tarder comme dit expressément

l'Evangile, « le premier de ses miracles, en Cana de Galilée; et dès lors ses disciples crurent en lui. »

Et ainsi, c'est au cœur miséricordieux de MARIE, c'est à sa bonté, c'est à son irrésistible prière que nous devons, non seulement le grand miracle de Cana, mais encore, comme conséquence, tous ceux que JÉSUS a opérés depuis, et que le grand miracle de la résurrection n'a fait que couronner.

Ne nous étonnons pas si le Sauveur, en répondant à la Sainte-Vierge, lui dit : « O Femme ! » et non point « O ma Mère ! » Les moindres paroles de l'Evangile couvrent souvent de grands mystères. Comme nous l'avons dit, la Bienheureuse Vierge était « la Femme » par excellence, prédestinée dès l'origine à être le pendant de Celui qui aimait à s'appeler lui-même « le Fils de l'homme ; » et la Sainte-Vierge, Mère de DIEU, était donnée au monde par la miséricorde divine comme complément du mystère adorable de l'Incarnation, à côté de l'Homme par excellence, de l'Homme qui est le Fils éternel de DIEU, DIEU avec nous.

Cette parole : « O Femme ! » dont se sert ici Notre-Seigneur, est donc un titre d'honneur,



et non point, comme l'ont osé dire des esprits mal faits, une sorte d'injure. Elle a été répétée à dessein au moment le plus solennel de la vie mortelle du Sauveur, lorsque, sur le point de consommer son sacrifice, il confia sa sainte Mère à l'amour du disciple qu'il aimait le plus tendrement, l'Apôtre saint Jean. « O Femme ! dit-il à MARIE, du haut de la croix, voici votre fils ; » et à saint Jean : « Voici ta Mère. »

*Jésus prêchant refuse de recevoir sa Mère.*

Dans un autre passage de l'Évangile, au chapitre huitième de saint Luc, il est dit : « La Mère de Jésus et ses frères vinrent un jour pour le voir, sans pouvoir pénétrer jusqu'à lui, à cause de la foule qui l'entourait. On l'en prévint : « *Votre Mère, lui dit-on, et vos frères sont là qui vous attendent dehors ; ils demandent à vous voir.* » Et Jésus leur répondit : « *Ma Mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de DIEU et la mettent en pratique.* »

Ici de nouveau, c'est le Prédicateur du salut, c'est le Fils de DIEU qui parle, et qui parle seul ; il ne s'agit ni de sa Mère, ni de sa parenté, ni d'aucune affection de ce monde :

il s'agit de sa divine mission, qui est le salut des âmes. Sa réponse est une espèce de *sursum corda* qu'il adresse au peuple qui l'entoure.

Remarquez ici, cher lecteur, une belle analogie : de même qu'au jour de l'Annonciation, la Sainte-Vierge, en recevant avec une humble soumission et une foi très-simple la parole de DIEU que lui apportait du ciel l'Archange Gabriel, est devenue la Mère de DIEU, de même, par notre soumission à cette même parole, que nous apportent les Envoyés de DIEU, qui sont les prêtres catholiques, nous entrons dans une sorte de participation à cette fécondité surnaturelle qui fait la gloire de la Très-Sainte Vierge; nous concevons JÉSUS-CHRIST au fond de notre âme, d'une manière toute spirituelle, et ce divin Seigneur devient, comme disent saint Augustin et saint Jérôme, « notre Maître intérieur, » qui, par ses inspirations, nous éclaire, nous dirige et nous garde en son amour.

En recevant et en gardant avec fidélité la parole de DIEU, le Verbe de DIEU, nous devenons également « les frères de JÉSUS, » ses frères adoptifs, les fils adoptifs de son Père céleste et de sa très-sainte Mère. Voilà ce

qu'il importait avant tout de faire comprendre aux âmes qui écoutaient Jésus, au moment où la Sainte-Vierge et quelques-uns de ses parents se présentèrent à lui ; voilà pourquoi, mettant au-dessus de tout sa mission divine, il ne voulut point interrompre sa prédication, même pour recevoir sa Mère.

*Des « frères et sœurs » de JÉSUS  
et de la virginité perpétuelle de MARIE.*

En ce même endroit de saint Luc et dans deux ou trois autres, les Evangélistes parlent des « frères de Jésus, » et de ses « sœurs. » De là, les ministres hérétiques et, après eux, tous les contempteurs de la Sainte-Vierge se sont empressés de tirer la conséquence : donc MARIE n'est point demeurée vierge, comme l'enseigne l'Eglise catholique ; elle a eu d'autres enfants. Lisez plutôt l'Evangile, qui donne leurs noms en toutes lettres : « Celui-ci (Jésus) n'est-il pas le fils d'un charpentier ? se disaient les Juifs. Sa Mère ne s'appelle-t-elle point Marie, et ses frères, Jacques, et Joseph, et Simon, et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles point toutes au milieu de nous » (St-Matthieu XIII). « N'est-ce point là Jésus le charpentier, le fils de MARIE, le frère de Jacques, et de Joseph, et de

*Jude, et de Simon ? et ses sœurs ne sont-elles point ici parmi nous ? »* (St-Marc, vi). Certes, ajoutent nos gens, voilà qui est bien formel : MARIE a eu plusieurs enfants, puisque Jésus a eu des frères et des sœurs.

Pas le moins du monde. En Orient, de toute antiquité, et encore aujourd'hui, tous les proches parents ne s'appellent pas autrement que « frères » et « sœurs. » Il en est de même en Russie. Pour distinguer les frères et sœurs proprement dits des autres parents qui portent également ce nom, on dit « frère de père, sœur de père, » ou « frère, sœur de mère. » Et cette objection *évangélique*, si péremptoire, tombe ainsi d'elle-même devant la connaissance la plus vulgaire des faits.

En outre, on sait parfaitement quels étaient les noms des parents des trois Apôtres, saint Jacques (le Mineur), saint Simon et saint Jude, dont il est ici question ; ils étaient simplement les cousins de Notre-Seigneur.

Les raisonnements des ennemis modernes de la Sainte-Vierge sont de la même force que ceux des anciens ennemis de son divin Fils, les Pharisiens de Nazareth : ce Jésus qui nous enseigne et qui fait des miracles, disaient

ceux-ci, n'est-ce point le fils du charpentier Joseph?

— Non, mes pauvres amis : c'est le Fils de DIEU, et non le fils de Joseph.

« Nous connaissons son père et sa mère ! » ajoutaient-ils.

— Non, vous ne connaissez ni son Père ni sa Mère.

Son Père, c'est la première personne de l'adorable Trinité, qui, avec lui, ne fait qu'un seul DIEU, en l'unité du Saint-Esprit. Voilà ce qu'est son Père.

Vous ne connaissez pas davantage sa Mère. Sa Mère, dont vous ne savez que le nom, sa Mère, que vous prenez pour une femme ordinaire, c'est la plus auguste, la plus sainte de toutes les créatures de DIEU ; c'est « la Femme » prophétisée dès l'Eden, saluée d'avance et annoncée, avec le Messie, par vos saints Prophètes, par les Justes de l'Ancien-Testament, comme la Mère du Sauveur. Elle est Immaculée, absolument Immaculée ; et vous n'en savez rien. Elle est la Mère de DIEU ; et vous n'en savez rien. Elle est Vierge et Mère tout ensemble ; et vous n'en savez rien.

Non, vous ne la connaissez pas ; ou du moins vous ne connaissez, en elle et en Joseph,

comme en Jésus lui-même, que ce qu'il importe peu de connaître; et n'ayant point la foi, vous ignorez d'eux ce qu'il importe de connaître, souverainement, uniquement.

Quant à ses frères, à ses sœurs de Nazareth, c'est-à-dire à ses proches parents, vous les connaissez, il est vrai; mais qu'est-ce que cela fait à sa divinité, à laquelle vous refusez de croire? cela prouve uniquement que Jésus-CHRIST est vraiment homme, puisqu'il a, comme nous, une vraie famille sur la terre.

Donc, en tout cela, rien qui, de près ou de loin, touche à l'honneur de la Sainte-Vierge, à sa perpétuelle virginité, à aucun des enseignements de la foi relativement à MARIE.

Ce ne sont pas du reste les hérésiarques du seizième siècle qui ont été les premiers à blasphémer ainsi le mystère de la virginité perpétuelle de la Mère de Dieu: dans les dernières années du quatrième siècle, un misérable moine apostat, nommé Jovinien, osa proférer pour la première fois cette insulte grossière. Sa voix fut étouffée aussitôt par un cri universel d'horreur et d'indignation. Saint Jérôme, saint Augustin et les autres Docteurs contemporains en appelèrent à la tradition unanime des Églises d'Orient et d'Occident, à

la Sainte-Écriture et au symbole des Apôtres qui porte en toutes lettres « *Natus ex MARIA Virgine*, ne de la *Vierge MARIE*. » Et les foudres du Saint-Siège et de l'Église écrasèrent l'hérésie de Jovinien. Luther et Calvin eurent le triste courage d'en relever les débris honteux.

Pour nous chrétiens, enfants de DIEU et de son Eglise, nous vénérons MARIE toujours Vierge, avant, après son enfantement, et jusqu'à la fin de sa sainte vie; nous vénérons, nous saluons MARIE, Vierge et Mère tout ensemble, non selon l'ordre de la nature, mais par une intervention de la toute-puissance divine et par une opération surnaturelle, absolument miraculeuse du Saint-Esprit.

Bénie soit donc éternellement la pureté sans tache, la virginale et miraculeuse maternité de MARIE ! Béni soit le privilège unique de sa perpétuelle virginité, digne pendant de sa maternité divine !

*La réponse de Jésus à une femme qui exaltait le bonheur de sa Mère.*

Un autre jour que Notre-Seigneur enseignait la multitude, dit encore saint Luc, au chapitre onzième de son évangile, une femme

saisie d'admiration, s'écria du milieu de la foule : « *Bienheureux le sein qui vous a porté !* » Mais le Seigneur répondit : « *Dites plutôt : « bienheureux ceux qui écoutent la parole de « DIEU et qui la gardent. »* »

Ici encore quelques-uns ont voulu voir au moins une parole désobligeante envers la Très-Sainte Vierge. « Voyez, ont-ils dit ; Notre-Seigneur lui-même déclare que les bons fidèles sont au-dessus de MARIE. »

Notre-Seigneur ne dit pas cela le moins du monde. Il répond seulement à cette femme que, pour elle et pour tous ceux qui sont là, la grosse affaire est de bien recevoir les vérités qu'il leur enseigne et de les garder fidèlement.

Que sa sainte Mère soit bienheureuse, il ne le nie aucunement • il écarte simplement cette question, et rappelle ses auditeurs à l'objet de sa prédication.

C'est comme s'il avait dit à cette femme. « Il ne s'agit pas de cela ; il ne s'agit pas de ma Mère, mais de vous qui m'entendez. »

Indirectement ce passage de l'Évangile exprime au contraire, comme nous le disions tout à l'heure à l'occasion d'une autre parole de ce genre, l'éloge de la fidélité de la Sainte-



Vierge. Nul en effet n'a reçu aussi saintement qu'elle et n'a entouré d'autant d'amour « la parole de DIEU, le Verbe de DIEU », c'est-à-dire JÉSUS-CHRIST, qui est la Parole éternelle et vivante de DIEU le Père.

Donc, l'Évangile ne contient rien que l'on puisse raisonnablement opposer à la vénération et à l'amour que professe l'Eglise catholique pour la Sainte-Vierge.

Chose remarquable ! c'est de l'évangile de saint Luc que sont tirés presque tous les passages dont la malveillance a voulu se servir contre la Sainte-Vierge ; or c'est ce même évangile qui contient, dès son premier chapitre, la Salutation angélique, le *Magnificat* et les louanges les plus péremptoires de la Bienheureuse Vierge, cette parole entre autres de sainte Elisabeth, que nous n'avons pas encore citée : « *D'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur daigne venir jusqu'à moi ?* » Saint Luc est l'Évangéliste de la Sainte-Vierge ; et ici, comme toujours, « l'iniquité s'est menti à elle-même. »

**Que le culte et l'amour de la Sainte-Vierge  
ont commencé avec l'Eglise,**

Malgré le respectueux silence dont l'Esprit-Saint a voulu que les Evangélistes et les Apôtres entourassent la sainteté de MARIE, une parole véritablement royale a été déposée, pour la gloire de la Mère de DIEU, dans la Sainte-Ecriture aux débuts même de l'histoire de l'Eglise. Dès la première page des Actes des Apôtres, il est dit, que les Apôtres et les disciples, descendant de la montagne des Oliviers et rentrant à Jérusalem, après l'Ascension, se réunirent dans le Cénacle, sur le mont Sion, pour se préparer à recevoir le Saint-Esprit et à inaugurer la mission divine de l'Eglise catholique. Or, ajoute l'auteur inspiré, *« n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme, ils persévéraient dans la prière, avec les saintes femmes, et MARIE, la Mère de JÉSUS. »* Ces saintes femmes étaient celles qui avaient accompagné la Sainte-Vierge au Calvaire.

MARIE nous est ici montrée comme le cœur, comme la Mère de l'Eglise naissante. Elle est à côté de saint Pierre, le premier Pape, au milieu des Apôtres et des disciples, les

premiers Evêques et les premiers prêtres de la sainte Eglise, au moment où ils reçoivent l'Esprit-Saint, le jour de la Pentecôte. Il semble que ce divin Esprit veuille d'abord reposer sur elle avant de se donner à Pierre et aux Apôtres, comme jadis il avait reposé en elle et l'avait « couverte de son ombre » aux jours de l'Annonciation, lorsqu'elle était devenue la Mère du Verbe incarné, du divin Chef de cette même Eglise, du Prêtre éternel de DIEU.

Jusqu'à sa bienheureuse mort, qui eut lieu à Jérusalem, quatorze ans environ après la Pentecôte, la Mère de DIEU fut l'objet de la vénération et du religieux amour des premiers disciples de Notre-Seigneur. Les plus antiques traditions de l'Eglise nous l'attestent. Et comment en aurait-il pu être autrement, la foi catholique ayant enseigné aux premiers fidèles, comme elle nous l'enseigne à nous-mêmes, que MARIE est la Mère de DIEU, et que, avant de quitter ce monde, Notre-Seigneur l'a donnée pour Mère à tous les chrétiens?

Cette vénération, ce culte d'amour et de respect a été tenu religieusement sous la loi du secret, comme la plupart des dogmes in-

times du christianisme, pendant toute la période des persécutions, pour une raison de haute sagesse, bien facile à comprendre : dans des temps où le dogme de l'unité de Dieu dominait toute la lutte de l'Eglise contre le paganisme, il fallait, avant tout, ne point exposer les nouveaux chrétiens à une alternative que beaucoup d'entre eux n'auraient peut-être pu affronter impunément ; à savoir, de ne point rendre à la très-sainte Mère de Dieu le culte de haute et très-haute vénération qui lui était dû ; ou bien, de dépasser la mesure, et de l'*adorer* comme une nouvelle déesse.

Ce qui est certain, c'est que le culte de la Sainte-Vierge, comme celui des saints martyrs, comme celui de l'Eucharistie, a été, dès l'origine, réservé aux seuls *initiés* ; les catéchumènes n'en connaissaient que le strict nécessaire, et, après le Baptême seulement, l'Eglise soulevait peu à peu, et toujours avec un respect religieux, le voile qui avait dû jusque-là dérober à leurs yeux des lumières dont ils n'auraient pu supporter l'éclat.

Néanmoins, la piété des fidèles ne pouvait s'empêcher d'exprimer çà et là, du moins par des figures, par des symboles dont les profanes ne pouvaient saisir le sens, des pensées

chères à leurs cœurs. C'est ainsi qu'on a retrouvé, non seulement dans les immenses catacombes de Rome, mais encore en Orient et dans les Gaules, de nombreux débris d'un symbolisme chrétien qui date certainement des trois et quatre premiers siècles de l'Eglise, et qui nous attestent, entre autres, le culte de vénération et d'honneur dont l'antiquité chrétienne entourait le souvenir sacré de la Mère de Dieu.

Depuis trente ou quarante ans, l'archéologie romaine a fait à cet égard les découvertes les plus précieuses; et les protestants sincères et instruits ont reconnu, avec une loyauté qui les honore grandement, que les peintures, les symboles et les inscriptions des catacombes attestent jusqu'à l'évidence, non seulement le culte rendu par nos pères à la Très-Sainte Vierge dès l'origine du christianisme, mais encore la plupart des dogmes et des pratiques religieuses qui sont jusqu'à nos jours l'honneur et la vie de l'Eglise : la Papauté, par exemple, la suprématie de saint Pierre, et la hiérarchie ecclésiastique, la Présence réelle, le sacrifice et le sacrement de l'Eucharistie, la confession auriculaire, le culte des reliques et des images, etc.

Jadis j'ai vu moi-même, et j'ai pu les copier, plusieurs images fort bien conservées de la Sainte-Vierge, soit tenant l'Enfant-Jésus sur ses genoux, soit seule et dans l'attitude de la prière. L'une de ces dernières portait cette inscription, qui atteste l'antique tradition de l'éducation de la jeune vierge MARIE au Temple jusqu'à son mariage avec saint Joseph : *MARIA Ministra Templi Hyerusalem.*

La plus remarquable de ces anciennes peintures remonte, d'une manière absolument certaine, au premier siècle, quelques années à peine après le martyre de saint Pierre et de saint Paul. Tout près de la chapelle souterraine où reposaient les corps des saints martyrs Nérée et Achillée, capitaines des gardes de sainte Domitilla, propre nièce des empereurs Titus et Domitien, on voit une belle peinture murale, qui ornaît la tombe de quelque grand personnage sans doute, et qui représente, d'un côté la Sainte-Vierge, assise sur un siège d'honneur, habillée de blanc, avec un grand voile sur la tête, et portant sur ses genoux l'Enfant-Jésus, qui bénit les trois rois Mages, agenouillés à gauche, et lui offrant leurs présents. L'Enfant-Jésus est coiffé à la Titus. Guidés par les inscrip-

tions des corridors voisins de cette catacombe, et par d'autres indices que la science a reconnus tout à fait péremptoires, les archéologues assignent à cette sainte image de MARIE, sans contredit l'une des plus anciennes des catacombes, la date des deux ou trois premières années du règne de Domitien, successeur immédiat de Titus. Flavia Domitilla avait été convertie à la foi par Nérée et Achille, et baptisée avec eux par l'Apôtre saint Pierre en personne; et le cruel Domitien l'ayant appris, les punit de mort. Domitilla fit recueillir leurs restes sacrés, et les déposa dans une de ses propriétés qu'elle donna à l'Eglise pour en faire une catacombe chrétienne.

Au sortir des persécutions, le culte de la Sainte-Vierge prit aussitôt dans toute l'Eglise un développement bien naturel; quantité de basiliques et d'oratoires furent dédiés en son honneur, tant en Occident qu'en Orient. La plus célèbre de ces basiliques remonte au Bienheureux Pape Libère, en l'année 360, et fut appelée *Sainte-Marie-Majeure*, pour la distinguer des églises qui existaient déjà sous le vocable de la Bienheureuse Vierge.

Donc, rien de plus contraire à l'histoire et

à la vérité que l'assertion de ceux qui ont osé dire que le culte de la Sainte-Vierge ne remontait qu'au cinquième siècle, ou tout au plus au quatrième.

**Si un chrétien peut trop aimer et trop honorer la Sainte-Vierge.**

Notre-Seigneur qui, par sa grâce, vit et règne dans le cœur de ses fidèles, y répand les sentiments qui remplissent son divin Cœur; et, pour être dignes de lui, pour lui être conformes en toutes choses, comme le demande la foi, nous devons aimer, avec lui et comme lui, sa Mère bien-aimée. Nous ne pouvons pas trop aimer la Sainte-Vierge, parce que nous avons beau faire, nous ne l'aimerons jamais autant que l'a aimée JÉSUS.

Jugez un peu, mon bon lecteur, de ce qu'a dû être le Fils de DIEU pour sa Mère, en considérant qu'il l'a élue, seule entre toutes ses créatures, pour être aussi digne que possible de devenir un jour sa Mère ! C'est pour lui-même, pour son honneur, qu'il a fait d'elle un chef-d'œuvre accompli de sainteté, l'exemptant totalement de tout péché, origi-

5.



nel et actuel, la comblant de ses grâces les plus excellentes, les plus délicates, les plus sublimes, et la rendant ainsi capable d'être aimée de lui par dessus tout, après son Père céleste. Tout en elle attirait le Cœur de Jésus; et son cœur à elle-même ne faisait qu'un avec celui de son Fils, de son Dieu, de son doux Amour.

Je le répète, pour imiter Jésus, pour porter dignement le beau nom de chrétien, nous devons, tous tant que nous sommes, aimer sa Mère et la nôtre de tout notre cœur, de toutes nos forces, de toute notre âme, de tout notre esprit. Autrement nous ne ressemblons plus à Jésus, l'exemplaire des chrétiens.

Le seul hommage que nous ne pouvons pas, que nous ne devons pas rendre à la Mère de Dieu, c'est l'hommage suprême de l'adoration, due à Dieu seul. Mais quel est le catholique qui a jamais pensé à *adorer* la Sainte-Vierge? Quand ils nous en accusent, les ministres protestants mentent impudemment et sciemment: il n'en est pas un seul, en effet, qui puisse être assez ignorant pour se tromper de bonne foi sur un pareil sujet. Non, nous n'adorons point la Sainte-Vierge; mais nous l'aimons, nous la vénérons de

toutes les forces de notre foi ; mais nous l'honorons le plus et le plus parfaitement possible, de toutes les manières que peuvent nous suggérer la foi et l'amour ; mais nous la prions tant que nous pouvons, jamais trop ; nous sommes à ses pieds comme de bons fils, pleins de respect et de confiance, s'adressant à la meilleure, à la plus puissante, à la plus douce, à la plus miséricordieuse des mères. Et cet amour filial, c'est dans le Cœur même de JÉSUS que nous le puisons ; nous aimons MARIE avec JÉSUS, et nous tâchons de l'aimer comme JÉSUS l'a aimée. C'est elle qui nous a donné JÉSUS, à Bethléem d'abord, puis au Calvaire ; pourrions-nous trop la bénir, trop l'aimer ?

« Mais, me disait un jour une bonne et sincère dame protestante, qui hésitait alors à rentrer dans le sein de l'Eglise et qui a eu le bonheur de se faire catholique deux mois après ; mais le chapelet ? On y récite dix *Ave Maria*, contre un seul *Pater*. N'y a-t-il pas là un excès ? Et n'est-ce point honorer la Sainte-Vierge dix fois plus que DIEU ? » — Je répondis à cette bonne dame : « Le chapelet est un exercice de prières tout spécialement destiné à honorer la Mère de DIEU ; et par consé-

quent, il ne faut pas s'étonner si c'est à elle surtout que s'adresse directement notre prière, quand nous récitons le chapelet, et si, dans le chapelet, il y a dix *Ave Maria* pour un seul *Pater*. Dans la pensée du grand saint Dominique, qui en a été l'instituteur, cet exercice de prière en l'honneur de la Mère de Dieu devait remplacer, pour les pauvres gens et pour tous ceux qu'absorbait le travail de chaque jour, la récitation du Psautier ; aussi a-t-on longtemps appelé le *Rosaire* (dont le *chapelet* n'est que la troisième partie) le *Psautier* de la Sainte-Vierge. Les quinze *Pater* qui séparent les cent cinquante *Ave Maria* du *Rosaire* (et les cinquante du *chapelet*), sont simplement des points d'arrêt, destinés à rappeler aux fidèles la méditation de ce qu'on nomme les quinze mystères du *Rosaire*, et qui nous remettent incessamment en mémoire les principaux faits de la vie de la Sainte-Vierge dans ses rapports avec son divin Fils. Il n'y a donc rien ici qui puisse ressembler à un honneur plus ou moins considérable, rendu à la Sainte-Vierge, aux dépens de Notre-Seigneur.

Et puis, quelle idée fausse, quelle fausse manière d'envisager la piété catholique que

de voir dans les manifestations de notre amour pour la Sainte-Vierge une sorte de larcin fait au bon DIEU ! Comme si nous ne savions pas que toutes les grandeurs, toutes les excellences de la bonne Vierge et des Saints viennent tout entières de DIEU, et de DIEU seul ! Et comme si nous n'obéissions pas à la parole de DIEU en le louant dans ses Saints, et dans la Reine, dans la merveille de ses Saints, qui est sa très-sainte Mère ! Combien de fois l'Ecriture-Sainte ne nous répète-t-elle pas cette belle invitation : « Louons le Seigneur dans ses Saints ! » Et dans lequel de ses Saints ce bien-aimé Seigneur est-il plus admirable que dans la Sainte par excellence, dans sa Mère immaculée, qu'il a faite plus sainte mille fois que tous ses Saints, que tous ses Anges, et au-dessus de laquelle il n'y a que lui, le Saint des Saints.

Qu'on le sache bien, dans la prière de l'Eglise, dans le culte catholique tout est à sa place : DIEU seul, JÉSUS-CHRIST seul y est adoré, parce que seul il est adorable ; et tout ce qui se joint à ce culte souverain, à titre de vénération - de respect et d'amour, n'est que le rayonnement et comme le complément de son culte à lui-même, l'Eglise se faisant très-

justement un devoir de bénir et d'exalter le Seigneur dans ses œuvres.

La sainte Mère de Dieu tient à nos yeux la place que tient, dans un grand royaume, la mère du Roi. MARIE est la Reine-Mère du ciel et de la terre, parce que son Fils en est le Roi. En définitive, n'est-ce pas au Roi que revient tout l'honneur des hommages que ses sujets rendent à sa mère ? Il en est de même de l'Eglise : c'est à Dieu, c'est à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST que reviennent tous les hommages que notre piété filiale ne cesse de rendre à sa très-sainte Mère. Plus nous honorons et aimons la Sainte-Vierge, plus il nous bénit et nous regarde avec complaisance.

O mon cher lecteur, mon ami, ne craignons jamais de trop aimer la bonne Sainte-Vierge, notre Mère. Plus nous l'aimerons, plus elle nous aimera. « O ma chère Souveraine ! lui disait un jour naïvement le jeune Frère Alphonse Rodriguez de la Compagnie de Jésus, agenouillé devant une de ses images ; ô ma chère Souveraine ! si vous saviez combien je vous aime ! Je vous aime tant, que vous ne pouvez m'aimer davantage. » Et la sainte et douce Mère de Dieu lui apparaissant et le regardant avec une ineffable tendresse, lui ré-

pondit en souriant : « Tu te trompes, mon fils. Car je t'aime bien plus que tu ne saurais m'aimer. »

**Comment un véritable enfant de DIEU peut  
et doit honorer la Sainte-Vierge**

D'abord, comme nous venons de le dire, il ne peut jamais trop l'aimer ; or, le premier des hommages que la Sainte-Vierge demande de nous, c'est notre amour, notre amour plein de tendresse, de pureté, de ferveur. Qu'est-ce qu'une mère demande, avant tout, de ses enfants, si ce n'est d'être aimée d'eux tendrement, sincèrement ?

Comme conséquence de cet amour filial, la Sainte-Vierge attend de nous une confiance sans bornes dans toutes les circonstances, heureuses ou douloureuses, de notre vie. C'est le rôle de la mère d'être le refuge et la consolation de ses enfants dans leurs peines, la confidente de leurs joies, le soutien de leurs espérances ; elle les relève, elle les encourage quand ils ont mal fait et quand ils viennent verser dans son sein les larmes de leur repentir. Rien n'honore autant la bonté, la miséricorde du cœur maternel de MARIE que cette confiance profonde de ses enfants.

Ensuite, la Très-Sainte Vierge demande de nous une vie sainte et innocente ; car elle a horreur du péché, et cherche avant tout, dans le cœur et la vie de ses enfants d'adoption, la chère ressemblance de son Fils JÉSUS. Ce qu'elle aime en nous, c'est ce que le Père céleste aime en nous, à savoir, JÉSUS, et tout ce qui est de JÉSUS. Voulons-nous plaire à la Sainte-Vierge et l'honorer dignement ? Soyons humbles et obéissants, soyons doux, patients et charitables, soyons purs, menons une vie sans tache et sans souillure, faisons pénitence, prions beaucoup, demeurons intérieurement unis à JÉSUS et très-fidèles à sa grâce. Entre toutes ces belles vertus, n'oublions pas que c'est surtout l'humilité et la chasteté qui charment le cœur de MARIE.

En quatrième lieu, honorons assidûment par quelques pieuses pratiques, autorisées par l'Église, la bonne Mère et l'auguste Souveraine de nos cœurs. Par exemple, récitons chaque jour, avec une vraie piété, le Rosaire, ou du moins le chapelet : c'est la plus simple peut-être et la plus populaire de toutes les pratiques destinées à honorer la Sainte-Vierge ; et, dès le temps de saint Dominique, plus de cinq millions de bons fidèles étaient

déjà inscrits dans l'Archiconfrérie du saint Rosaire. Les Souverains-Pontifes, afin d'y pousser de plus en plus les chrétiens, n'ont cessé d'enrichir le Rosaire de quantité de précieuses Indulgences, lesquelles ont été depuis étendues au simple chapelet, parce que le grand nombre ne pouvait, faute de temps, réciter le Rosaire en entier. Si, pour un motif ou pour un autre, vous ne pouviez chaque jour réciter tout votre chapelet, récitez-en, croyez-moi, une partie, ce que vous pourrez, ne serait-ce qu'une petite dizaine le matin et le soir. Cela vous portera grandement bonheur; et, un jour, vous retrouverez dans le ciel ces *Ave Maria* changés pour vous en autant de rayons de gloire.

Beaucoup de personnes pieuses ont encore l'excellente habitude, fort traditionnelle, de réciter chaque jour les *Heures* du petit Office de la Sainte-Vierge. C'est un moyen aussi simple que pieux de se renouveler, trois ou quatre fois dans le cours de la journée, dans le recueillement et dans la prière.

Si vous êtes malade, ou empêché pour une raison quelconque de prier longuement, dites de temps à autre quelques pieuses petites prières à la bonne Vierge; comme serait l'in-



vocation si connue de la médaille miraculeuse : « O MARIE conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Ou simplement l'invocation des noms sacrés de JÉSUS et de MARIE. — Un jour que sainte Gertrude, étendue sur son lit de douleur, souffrait tellement de la tête, qu'elle ne pouvait achever un *Ave Maria*, elle se contenta naïvement de rouler par instants les grains de son Rosaire dans ses doigts, disant à chaque grain seulement : « Ave, MARIA ! » La Bienheureuse Vierge lui apparut radieuse et lui dit en la bénissant : « Ma fille, ton amour et ta bonne volonté m'ont rendu ces courtes invocations aussi précieuses que si tu m'avais offert de longues prières. »

Ayons soin de porter toujours sur nous un signe quelconque de notre appartenance à la sainte et immaculée Vierge MARIE, tel qu'une médaille portant son image, ou le scapulaire du Mont-Carmel, ou celui de l'Immaculée-Conception. Gardons, s'il se peut, sa sainte image dans notre chambre, devant notre table de travail ou au chevet de notre lit. Jadis c'était un usage presque général d'entretenir une petite lumière devant cette image domestique de la Sainte-Vierge, en

signe de vénération perpétuelle, Ce pieux usage subsiste encore en Italie, dans le Tyrol et dans quelques autres pays de foi. Je vous le recommande, ami lecteur, si la chose vous est possible. Quand vous sortirez de votre chambre et quand vous y entrerez, ce sera pour vous une occasion toute naturelle de vous rappeler la Sainte-Vierge et de lui demander sa bénédiction maternelle.

Je vous recommande également, quand vous le pourrez, d'aller, selon la sainte coutume de l'Église, visiter les grands sanctuaires où MARIE fait éclater davantage les effets de sa puissance et de sa bonté. On puise, dans ces lieux privilégiés, des grâces qui marquent souvent dans la vie, et deviennent des secours merveilleux pour la sanctification et le salut. Les pèlerinages aux sanctuaires de la Sainte-Vierge, quand on y apporte une foi vive et une grande pureté d'intention, sont encore un excellent moyen d'honorer la Mère de DIEU.

Telles sont, entre beaucoup d'autres, les pratiques de piété par lesquelles un vrai chrétien peut témoigner à la bonne Sainte-Vierge sa vénération, sa dévotion et son amour.

L'AMOUR DE LA SAINTE-VIERGE : voilà donc, mon très cher lecteur, la seconde fleur, la seconde belle rose que je vous présente, comme à un véritable enfant de DIEU. La première, c'est l'amour du Pape, Vicaire de JÉSUS-CHRIST ; et son parfum, c'est la foi, c'est l'humble et sainte soumission de la foi

Le parfum de celle-ci, c'est l'espérance, ainsi que la sainte pureté. Sa place toute naturelle est à côté de la première : l'amour de la Mère de DIEU, à côté de l'amour du Vicaire de DIEU ; la douceur de l'espérance, à côté de la force de la foi ; la chasteté, à côté de l'humilité. O parfum céleste, qui de nos cœurs monte infailliblement jusqu'au cœur de JÉSUS-CHRIST, et nous prépare le ciel !

Après ces deux premières roses, il me reste à considérer la troisième, qui, vous vous le rappelez, n'est autre que l'amour du Saint-Sacrement.

# **L'AMOUR DU SAINT-SACREMENT**



### III

## L'AMOUR DU SAINT-SACREMENT

**Que le Saint-Sacrement contient  
réellement et véritablement  
le Corps de N.-S. JÉSUS-CHRIST.**

Voici ma troisième rose, rose d'amour s'il en fut, puisque ce n'est rien moins que le Dieu d'amour infini, notre Seigneur et Sauveur JÉSUS-CHRIST.

Il est vrai qu'au Saint-Sacrement nous ne pouvons point le voir de nos yeux terrestres, et que le voile impénétrable des *espèces* sacramentelles le dérobe à nos sens; mais il n'en est pas moins réellement et véritablement présent au milieu de nous; et s'il ne se montre pas encore à nous, comme il le fera un jour au ciel, c'est que nous sommes ici-bas dans

le pays de la foi et non dans celui de la vision, dans le temps de l'épreuve et non dans celui de la jouissance. « Un jour, là-haut, nous verrons ce que nous aurons cru ici-bas; et maintenant, ici-bas, nous croyons ce que nous verrons un jour, » dit saint Augustin.

JÉSUS-CHRIST présent et caché sous les voiles du Saint-Sacrement, c'est là le grand mystère de la foi et, tout ensemble, le grand mystère de l'amour. Mais comment savons-nous, avec une absolue certitude, qu'il est bien là lui-même, Jésus, vrai Dieu et vrai homme, avec son humanité vivante, crucifiée jadis et ressuscitée, aujourd'hui glorifiée, glorifiée pour toute l'éternité?

Nous le savons, nous le savons infailliblement, d'abord parce qu'il nous l'apprend et nous l'affirme lui-même, avec une telle clarté qu'il n'y a pas moyen de s'y tromper; puis, parce que son Église infaillible nous l'enseigne de sa part de la manière la plus formelle. « Si quelqu'un, nous dit-elle solennellement par la grande voix du Concile de Trente, ose dire que le Sacrement de la très-sainte Eucharistie ne contient pas véritablement, réellement et substantiellement le corps et le sang, ainsi que l'âme et la divinité de Notre-Seigneur

JÉSUS-CHRIST, et, par conséquent, JÉSUS-CHRIST tout entier ; et que JÉSUS-CHRIST n'y est qu'en symbole ou en figure ; qu'il soit anathème ! »

Telle a été, depuis l'origine, la foi de l'Église ; et cette foi s'appuyait sur les propres paroles du Fils de Dieu, qui est la vérité même. Bien que ce ne fût point nécessaire, bien que l'enseignement infaillible de l'Église fût parfaitement suffisant pour assurer notre foi, le bon Dieu a voulu que son Évangile contint les paroles mêmes par lesquelles il avait, le premier, manifesté à ses Apôtres ce grand mystère de son divin amour.

Au sixième chapitre de l'évangile de saint Jean, il a dit entre autres : « *En vérité, en vérité, je vous le déclare, celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le Pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce Pain, il vivra éternellement ; et le Pain que je vous donnerai, c'est ma Chair, pour la vie du monde.* »

Notre-Seigneur parlait ainsi un an avant sa Passion. Voilà pourquoi il disait « le Pain que je vous donnerai » et non point « que je vous donne. » Il devait le donner, et il l'a donné au Cénacle, le Jeudi-Saint, comme nous allons le voir.

Il ajoutait : « *Je vous le dis en vérité, si*



*vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma Chair et qui boit mon Sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma Chair est véritablement une nourriture, et mon Sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma Chair et qui boit mon Sang, demeure en moi et moi je demeure en lui. »*

Tels sont textuellement les oracles du Fils de DIEU. Ils n'ont pas besoin de commentaire. Malgré toutes leurs tentatives, les ministres protestants n'ont pas réussi à en altérer l'évidence ; et la doctrine catholique sur la présence véritable de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie en ressort avec autant de clarté que la lumière jaillit du soleil.

Il n'y a pas à objecter : « Mais comment cela est-il possible ? Comment le Corps du Seigneur peut-il être ainsi présent simultanément au ciel et sur la terre ? Comment son vrai Corps tout entier peut-il être contenu dans une petite hostie ? » et autres difficultés de ce genre. Il n'y a ici qu'à se soumettre et à adorer. Il n'y a qu'à croire ce que dit le Fils de Dieu lui-même. Nous sommes sûrs

qu'il ne peut se tromper. Ce qu'il dit, c'est la vérité.

Au Cénacle, un an après, Jésus institua le grand Sacrement qu'il avait promis ; et ici encore, clarté, évidence aussi désespérantes pour ceux qui osent nier, que consolantes pour nous, enfants fidèles de l'Église et disciples soumis du Seigneur Jésus. « *Prenez et mangez-en tous*, dit le Sauveur à ses Apôtres, *car ceci est mon Corps... Prenez et buvez-en tous, car ceci est le calice de mon Sang.* » C'est lui qui le dit, lui, Jésus, la Vérité éternelle. « Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang. » Donc cela est ; donc, que nous comprenions ou non, il faut croire.

Ne sommes-nous pas profondément, absolument sûrs d'être dans la vérité devant cette double affirmation infaillible : celle de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et celle de la sainte Église ?

Oh ! que l'on est heureux d'être catholique ! Quelle certitude dans la foi ! et, en même temps quelle sublimité, quels trésors de lumière et d'amour, quelles consolations pour l'esprit et le cœur, qui nagent ainsi dans les eaux pures et pacifiques de la vérité !

L'Eucharistie, c'est DIEU avec nous ; c'est

JÉSUS avec nous, près de nous, pendant tous les jours de notre pèlerinage. C'est notre doux « Emmanuel », rendant toujours présents pour chacun de nous, à travers tous les siècles et sur toute la surface de la terre, tous les mystères de sa vie mortelle, souffrante et triomphante, et renouvelant ainsi, d'une manière plus intime encore et plus sanctifiante, toutes les miséricordes de son Incarnation.

Heureux l'homme qui connaît, qui aime et qui pratique de la sorte JÉSUS, son ami et son Rédempteur ! Il marche vers le ciel, et a pour guide et compagnon Celui-là même qui est le Roi, le Seigneur du ciel !

**Comment l'amour du Saint-Sacrement  
se confond avec l'amour de JÉSUS-CHRIST,  
avec l'amour de DIEU**

Aimer le Saint-Sacrement, c'est aimer JÉSUS-CHRIST ; et aimer JÉSUS-CHRIST, c'est aimer DIEU. Comment en serait-il autrement, le Saint-Sacrement contenant JÉSUS-CHRIST lui-même, réellement présent et vivant au milieu de nous, sous les voiles eucharistiques ; et JÉSUS-CHRIST étant, sous le voile de son ado-

nable humanité, le seul vrai DIEU vivant et éternel, en l'unité du Père et du Saint-Esprit ?

Ceux qui s'imaginent, comme les Juifs et les déistes, pouvoir plaire à DIEU et l'adorer dignement en refusant de croire en JÉSUS-CHRIST, d'adorer et d'aimer JÉSUS-CHRIST, se trompent du tout au tout. Et c'est Notre-Seigneur lui-même qui le leur déclare dans son Évangile. De même, ceux qui s'imaginent, comme les protestants, pouvoir plaire à JÉSUS-CHRIST et l'adorer dignement en refusant de croire au grand Sacrement de son amour, en ne voulant pas l'y adorer et l'y aimer, ceux-là se trompent non moins grossièrement. Ils se font une religion de fantaisie ; ils ne vont point chercher JÉSUS-CHRIST là où il est, dans les mains et sur les autels de son Église ; et dès lors ils ne le trouvent pas. Seul, le catholique fidèle connaît pleinement, sert, aime, possède son DIEU et vit en lui, de lui et pour lui.

Gardons précieusement notre trésor, JÉSUS-CHRIST, notre unique nécessaire, dans le temps et dans l'éternité.

**Qu'un chrétien qui croit tout de bon  
au très-saint sacrement de l'autel  
se fait un devoir d'aller l'adorer.**

L'Évangile rapporte que Notre-Seigneur rencontrant l'aveugle-né quelques jours après sa guérison miraculeuse, lui adressa cette grande parole : *« Crois-tu au Fils de Dieu ? — Et qui est-ce, Seigneur, demanda cet homme, afin que je croie en lui ? — C'est Celui-là même qui t'a parlé »,* répondit Jésus. Et aussitôt l'aveugle-né se prosterna devant lui, et l'adora en s'écriant : *« Je crois, Seigneur ! »*

Tel est l'homme de foi devant le Saint-Sacrement. La foi le jette à genoux devant son Seigneur et son Dieu, présent et voilé dans le Tabernacle,

Avant tout, la foi au Saint-Sacrement nous impose à tous le grand et très-doux devoir de l'adorer, et d'y rendre en toute occasion à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST tous les devoirs de la religion la plus profonde, non seulement intérieurement, mais extérieurement; non seulement en particulier, mais encore en public.

Si nous avons de la foi « gros comme un grain de sénevé », si nous croyions tout de bon, c'est-à-dire pratiquement et efficacement au saint-sacrement de l'autel, nous serions attirés vers le Tabernacle comme par une sorte d'aimant invincible, et nous profiterions de toute occasion, de toute circonstance, pour aller à JÉSUS-CHRIST dans son adorable mystère. Nos églises seraient toujours pleines et vivantes ; et, sans rien négliger de ses autres devoirs, chacun de nous trouverait immédiatement du temps, et souvent même beaucoup de temps, pour aller visiter et adorer Jésus, pour aller lui ouvrir son âme, se sanctifier et se réchauffer à son contact, recevoir ses divines influences, et raviver dans la prière son union avec lui. Le Tabernacle est, en effet, « le trône de la grâce d'où se répand la miséricorde » et, avec la miséricorde, toutes les saintes joies du salut.

Mais hélas ! Notre-Seigneur est bien souvent solitaire sur ses autels, délaissé du plus grand nombre, peu et mal adoré par la plupart de ses serviteurs. Même parmi ses intimes, parmi ceux qu'il se plaît à combler de grâces, que Jésus trouve donc peu de vrais

fidèles qui l'adorent avec zèle et ferveur, comme il aime à être adoré !

Cela vient du peu de foi qui nous anime. La foi est, non pas éteinte, mais comme endormie dans notre cœur; et nous oublions le DIEU d'amour qui, lui, ne nous oublie jamais, et qui toujours nous attend, les bras et le cœur ouverts, au fond de son Tabernacle.

**De quels religieux respects  
nous devons entourer le Saint-Sacrement.**

Il nous faut entourer la sainte Eucharistie de toutes sortes de respects et d'honneurs. C'est encore là une conséquence nécessaire de notre foi à la sainte présence de Notre-Seigneur.

Ainsi, il ne faut jamais omettre les génuflexions en entrant dans l'église et en en sortant; j'entends la belle génuflexion liturgique où le genou droit touche la terre et qui se fait, non par manière d'acquit, non par routine, mais posément, religieusement, en union de l'âme qui s'abaisse devant DIEU et qui "adore. Il y a bien peu de gens qui fassent saintement la génuflexion.

On doit la faire toutes les fois que l'on se

présente devant JÉSUS au Saint-Sacrement ou que l'on passe devant lui; et cette règle ne souffre aucune exception. Elle concerne les laïques comme les prêtres, les enfants comme les grandes personnes. Rien n'est petit, dès qu'il s'agit du Saint-Sacrement. Aussi voit-on, dans la vie des Saints, les plus grands serviteurs de DIEU attacher une importance considérable aux moindres prescriptions destinées à entourer de respect le Très-Saint Sacrement. Saint Charles Borromée, saint Ignace, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, ne toléraient aucune infraction à ces règles de la liturgie, pas plus chez les autres que pour eux-mêmes.

A plus forte raison ne doit-on pas se permettre de parler inutilement dans les églises où repose le Saint-Sacrement, de s'y dissiper et d'y prendre des libertés, insignifiantes par elles-mêmes, tant qu'on voudra, mais toujours incompatibles avec le religieux respect qui doit remplir l'âme d'un chrétien en présence de Notre-Seigneur. Ici, le sans-gêne est encore bien plus interdit que dans le salon de la personne la plus respectable, dans le palais du plus grand prince.

Mais c'est surtout quand le Très-Saint



Sacrement est exposé, que nous devons redoubler de fidélité dans l'accomplissement de toutes ces règles. A moins d'en être empêché matériellement, il faut alors ne pas se contenter de la simple genuflexion ; il faut mettre les deux genoux à terre et s'incliner profondément. Cette prescription n'est pas un simple conseil de piété, comme quelques-uns pourraient le croire, c'est une loi liturgique, à laquelle tous doivent se conformer autant qu'ils le peuvent, et qui est d'ailleurs aussi belle que salulaire.

On ne saurait croire, en effet, quelle importance ont toutes ces observances extérieures, au point de vue de la religion intérieure, de la conservation et du développement de l'esprit de foi, et par conséquent de la vraie piété envers la sainte Eucharistie. C'est la coquille qui enveloppe le fruit, et sans laquelle le fruit se gâterait promptement, infailliblement.

Aussi est-ce une grande imprudence et une infidélité manifeste que de ne pas veiller de près à toutes ces choses qui semblent du luxe aux esprits frivoles et vulgaires. C'est le cas d'appliquer la grande règle évangélique : *« Celui qui sera fidèle dans les petites*

*choses, sera fidèle dans les grandes ; et celui qui ne sera pas fidèle dans les petites occasions, ne le sera pas non plus dans les grandes. »*

Pour les prêtres surtout, et pour les élèves du Sanctuaire, cette délicatesse de respect envers le Saint-Sacrement est d'une importance de premier ordre.

Outre que, pour eux, c'est un devoir d'état, cette fidélité parfaite ravive sans cesse leur foi, leur esprit de religion, leur amour envers Notre-Seigneur, et devient pour les fidèles, un principe très-fécond d'édification et de bon exemple. Plus un prêtre est saint, et plus on le voit appliqué à entourer le Saint-Sacrement des témoignages de sa vénération. C'est une pierre de touche qui ne saurait tromper : là où vous voyez une église bien tenue, un sanctuaire bien soigné, soyez sûr qu'il y a là un véritable prêtre, un homme de foi, un bon et digne serviteur de Dieu.

Le bon exemple que doivent nous donner ici tous nos prêtres, nous devons, proportion gardée, nous le donner les uns aux autres ; et, à ce point de vue encore, l'accomplissement des règles extérieures qui concernent l'honneur du Très-Saint Sacrement doit nous tenir fort à cœur. Nous nous

devons, en effet, l'édification mutuelle. La simple vue d'un compagnon qui prie de tout son cœur, agenouillé au pied des autels, fait parfois plus d'impression qu'un sermon et elle porte grandement au bon Dieu. L'exemple est tout-puissant, dans le bien comme dans le mal.

**Quelques conseils pratiques touchant l'adoration  
du Saint-Sacrement.**

D'abord, cher lecteur, tâchez d'être assez conséquent avec votre foi pour ne passer aucun jour de votre vie sans aller fidèlement rendre vos devoirs d'adoration et de piété à Notre-Seigneur, présent et anéanti pour vous dans l'Eucharistie.

C'est là une sorte de devoir: s'il ne nous est point imposé par un commandement formel de l'Eglise, il nous est imposé à tous par notre foi même, et comme une conséquence logique de notre sainte croyance à la présence réelle.

Ce n'est pas pour lui-même que Jésus réside dans le silence de son Tabernacle, c'est pour nous; c'est pour vous; c'est pour moi; et comme il a institué le Saint-Sacrement

pour tous en général, et pour chacun en particulier, tous et chacun, chacun et tous doivent reconnaître cet amour par une religion profonde, par toutes sortes de sacrifices, et en particulier par une fidélité constante à se donner la peine d'aller l'y adorer.

Que de négligences à cet égard ! Vous et moi faisons humblement notre examen de conscience ; et proposons-nous fermement de mieux faire à l'avenir.

La plus excellente manière d'aller adorer JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement, c'est d'assister à la Messe. Quand on le peut, il est bon de n'y point manquer.

Jadis les bons catholiques se faisaient un pieux devoir d'aller à la Messe tous les matins. Dans les pays de foi, il en est encore ainsi ; et j'ai connu de pauvres campagnes où le plus grand nombre des habitants commençaient toujours leurs journées par assister pieusement au Saint-Sacrifice, avant d'aller au travail. Répondant à cette ferveur, leurs prêtres s'empressaient de célébrer la Messe dès quatre heures et demie ou cinq heures du matin. Dans le Tyrol, par exemple, c'était là un usage presque général.

Sur l'autel, pendant la Messe, Notre-Sei-

gneur renouvelle entre les mains du prêtre, et sous une forme non sanglante, le sacrifice sanglant qu'il a offert une fois pour toutes sur sa croix : sacrifice d'adoration infinie, d'actions de grâces infinies, d'expiation divine infinie, de propitiation et d'amour infinis, par lequel sont expiés tous les péchés du monde. En assistant à la Messe, on assiste donc au sacrifice du salut; on s'unit au prêtre, et l'on en retire, comme lui, mille avantages spirituels.

Prenons bien garde à nous tenir religieusement devant Dieu, surtout pendant la Messe; si nous ne pouvons rester à genoux tout le temps, ayons du moins la tenue la plus modeste, la plus religieuse; et que notre corps participe ainsi aux adorations de notre âme.

Mais, ne l'oublions pas, le Saint-Sacrement étant jour et nuit dans nos églises, nous pouvons l'y adorer n'importe à quelle heure, du moins là où l'église peut rester ouverte.

Il y a des personnes pieuses que même une porte fermée n'arrête point, et qui ne pouvant entrer dans l'église, font leur adoration en dehors, humblement agenouillées sur le seuil de la porte. On me parlait un jour d'un

fervent jeune homme qui, l'hiver comme l'été, allait tous les jours, malgré une assez grande distance, faire son adoration, et que le mauvais temps n'arrêtait jamais. Un jour que la neige tombait à gros flocons, on le vit avec admiration, agenouillé à la porte de l'église, immobile comme une statue, et tout enveloppé de neige. Il était si recueilli, qu'il ne paraissait pas s'en apercevoir.

Mais comment s'y prendre pour bien adorer? — Les livres de piété contiennent diverses méthodes, toutes fort bonnes pour faciliter aux fidèles l'adoration du Saint-Sacrement; je les ai recueillies moi-même dans un petit livre, intitulé *Prte-Dieu pour l'adoration du Saint-Sacrement*.

Je me contenterai de vous signaler ici les trois principales : 1° adorer en silence, du fond du cœur, et sans autre formule spéciale de prières que de courtes élévations ou oraisons jaculatoires. Pour les personnes qui ont quelque habitude de l'oraison et du recueillement intérieur, cette méthode est, si je ne me trompe, préférable à toute autre, et l'on sort de là fort uni à DIEU ; 2° adorer, au moyen de prières vocales, plus ou moins méditées et appliquées au Saint-Sacrement,

entre autres les psaumes et le chapelet; 3° enfin, la lecture méditée de l'Évangile, ou de quelques versets de l'*Imitation*, ou des excellentes *Visites au Saint-Sacrement*, de saint Alphonse de Liguori. — Chacun doit suivre en cela son attrait. La meilleure méthode est celle qui nous fait le plus de bien.

La grande affaire, c'est de se bien recueillir, de ne tolérer aucune distraction volontaire, et d'adorer le bon DIEU le plus profondément, le plus religieusement possible. Plus on peut rester à genoux, mieux cela vaut, la posture du corps aidant singulièrement au recueillement de l'âme.

O Seigneur JÉSUS, répandez en nous l'esprit de prière, et daignez vous-même nous apprendre à vous adorer!

**Un bel exemple  
de la toute-puissance du Saint-Sacrement  
pour la conversion et la sanctification des âmes.**

J'ai eu le bonheur de connaître un vénérable Evêque missionnaire d'Amérique, qui, par la dévotion au Saint-Sacrement, et par une organisation en grand de l'adoration, a

fait dans les missions du Texas de véritables prodiges.

Arrivé dans ce pays avec un seul prêtre, sans ressources, sans aucune espérance humaine, il trouva dans l'énergie de sa foi et dans la ferveur de son amour envers le Dieu tout-puissant de l'Eucharistie, de quoi susciter, comme par enchantement, des chrétiens tout entières.

À son début, il comptait six cents chrétiens à peine, dispersés çà et là. Quant à lui, bravant toutes les fatigues et toutes les privations, couchant en plein air pendant vingt-huit ans, sans craindre ni les serpents, ni les bêtes sauvages, ni les hommes plus dangereux encore peut-être ; attirant à lui par ses prières et ses exemples de nouveaux compagnons apostoliques, il parvint à étendre si bien le règne de JÉSUS-CHRIST, que, peu à peu, des villages chrétiens se formèrent, puis des bourgs, puis des villes, dont l'église et le Tabernacle devenaient aussitôt le centre et le cœur.

Partout il établissait parmi les hommes, groupés par dizaines, l'adoration perpétuelle et publique du Saint-Sacrement, depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année.



Les chefs de dizaines de cette nouvelle et merveilleuse *propagation de la foi* veillaient à la régularité du service. Quand une mission tardait à produire ses fruits, le saint Évêque mettait en prière son armée eucharistique, et jamais, disait-il, la résistance n'a été longue.

A peine un nouveau centre chrétien était-il fondé, qu'une nouvelle adoration s'y organisait, appelant au pied de l'autel les nouveaux enfants de DIEU, les nouveaux serviteurs de JÉSUS et de son Sacrement. « Actuellement, ajoutait-il (juillet 1878), notre Texas compte plus de cinq cent mille catholiques, et près de deux cent cinquante prêtres. Le Saint-Siège vient d'y installer une Province ecclésiastique, où six Évêques vont développer l'évangélisation eucharistique de ce beau et vaste pays, et empêcher, s'il plaît à DIEU, les francs-maçons et les sectaires protestants de nous ravir les âmes que nous avons conquises à la grâce de Notre-Seigneur. »

Oh, si nous étions tous bien pénétrés, nous autres surtout ministres des autels et pères des âmes, si nous étions bien pénétrés du sentiment qui remplissait le cœur de cet hé-

roïque missionnaire ! Si, par un fervent amour de Jésus au Saint-Sacrement, nous ne vivions plus que pour sa gloire et pour le salut des âmes, que de merveilles nous accomplirions, même dans les plus mauvais pays !

Renouvelons-nous donc dans l'esprit de foi, tous tant que nous sommes ! Pour le raviver en nous, allons à la source de toute grâce ; exposons-nous aux lumières ardentes du Tabernacle ; allons adorer, adorer davantage, adorer plus saintement notre Sauveur. Allons-y pour nous-mêmes ; allons-y pour les autres ; allons y pour l'amour et la consolation de notre très-doux Sauveur, qui attend de nous ce grand témoignage de foi et de fidélité.

Nous remplirons ainsi le premier devoir que nous impose notre foi au Saint-Sacrement : l'adoration, le respect, et ce qu'on pourrait appeler la crainte religieuse du Seigneur. Cette crainte, fille de la foi, est la base et la gardienne de l'amour.

**Un mot sur les Œuvres d'adoration  
eucharistique.**

Puisque nous parlons de la puissance merveilleuse de l'adoration du Saint-Sacre-

ment, il ne sera pas inutile de signaler ici à la piété du lecteur ce qu'on appelle les « Œuvres eucharistiques. » Leur extension en France dans ces derniers temps est un des motifs les plus sérieux de nos espérances.

La plus générale de toutes, celle qui fleurit dans un grand nombre de nos diocèses, c'est l'*Adoration perpétuelle*. Le Saint-Sacrement est exposé tour à tour dans chaque église ou chapelle du diocèse, pendant un, deux ou trois jours; tous les fidèles de la paroisse et du voisinage sont invités à venir rendre leurs hommages au Dieu de l'Eucharistie, à l'adorer, et à réparer ainsi publiquement les outrages des impies et des blasphémateurs. Dans les pays de foi, presque tout le monde profite de ces jours d'adoration pour faire une bonne et pieuse communion. C'est comme une sorte de mission eucharistique qui fait chaque année le tour du diocèse. On ne saurait rien faire de plus excellent que de contribuer à établir l'*Adoration perpétuelle* là où elle n'existe pas encore.

Comme complément de cette grande adoration publique, qui commence le matin et finit le soir, il y a, pour les hommes, l'*Adoration nocturne*, laquelle relie les uns aux

autres chacune de ces saintes journées et rend l'adoration vraiment perpétuelle. A Paris et dans quelques grandes villes, l'*Adoration nocturne* est en pleine vigueur et prospérité. Les généreux chrétiens qui en font partie attestent unanimement que rien n'est plus sanctifiant, plus délicieux que ces heures d'adoration silencieuse.

Quelle grâce, en effet, que de se trouver ainsi, dans une paix profonde, tête à tête avec JÉSUS-CHRIST, de l'adorer au nom de ceux qui ne l'adorent pas, de réparer et de demander miséricorde pour tant de milliers et de milliers de péchés qui, précisément alors, se commettent dans le monde !

L'adoration réparatrice est pratiquée avec encore plus de perfection, bien que sur une moindre échelle, dans une quantité de couvents d'hommes et de femmes, tous embrasés de l'amour de Notre-Seigneur et du désir de compenser à ses pieds les ingrattitudes, les irrévérences et les sacrilèges dont il est chaque jour hélas ! la victime dans le sacrement de son amour. Il y a dans ces saintes maisons de véritables merveilles de ferveur, de pénitence, d'amour, de zèle réparateur. Toutes ces âmes entrent à l'envi dans les des-

seins miséricordieux de Jésus, qui, lorsqu'il daigna révéler, il y a deux cents ans, à la Bienheureuse Marguerite-Marie les mystères de son Sacré-Cœur, appela le monde entier au pied des autels, pour obtenir miséricorde par l'adoration réparatrice. Visitandines, Carmélites, Bénédictines, Dominicaines, Franciscaines, Ursulines, toutes entrèrent alors avec ardeur dans la pensée du Sauveur, et rivalisèrent de piété dans les Œuvres eucharistiques.

De nos jours, la sainte Compagnie de Jésus a répandu dans le monde entier l'Œuvre incomparable de la *Communión réparatrice*, qui chaque matin présente au Seigneur plus de cent mille communions ferventes, en expiation de tous les crimes publics et privés.

Enfin de toutes parts se sont organisées des Associations de dames pieuses qui, sous le nom d'*Œuvre des Tabernacles* ou des *églises pauvres*, prennent à tâche de travailler de leurs propres mains et de s'imposer toutes sortes de sacrifices pour venir en aide à la pauvreté désolante de tant d'églises de campagne, privées d'ornements convenables, de linges sacrés, de lampe pour le sanctuaire et de tout ce qui est essentiel au culte du Saint-Sacrement.

Quant aux hommes, c'est surtout par leur agrégation aux Confréries du Saint-Sacrement qu'ils peuvent, je dirais même qu'ils doivent manifester autour d'eux leur foi et leur amour envers le Dieu de l'Eucharistie. Grâce au ciel, ces Confréries se multiplient et se développent de tous côtés, jusque dans nos paroisses de campagne. On ne saurait croire quelle salutaire impression produisent sur les masses ces longues files d'hommes et de jeunes gens, accompagnant, un cierge allumé à la main, nos processions du Saint-Sacrement. Et puis, quels coups mortels pour le respect humain ! quel encouragement pour tous ceux qui voudraient bien se montrer chrétiens, eux aussi, mais qui n'en ont pas la force ! — A Notre-Dame de Paris, une imposante procession de ce genre inaugure chaque année le cycle de l'Adoration perpétuelle, et réunit plusieurs milliers d'hommes de tout âge et de toute condition qui, un cierge allumé dans la main, chantent avec un admirable ensemble les gloires du Saint-Sacrement, que porte le vénérable Archevêque.

Vous avez sans doute entendu parler des grands pèlerinages eucharistiques qui, depuis

quelques années, ont si profondément ému notre pauvre France : les processions de nos plus modestes Confréries constituent pour chaque paroisse une sorte de petit pèlerinage mensuel, qui ravive grandement la foi et la piété, lorsque le zèle des paroissiens, répondant au zèle du prêtre, groupe autour du Très-Saint Sacrement un nombre plus, ou moins considérable de chrétiens courageux.

O mon cher lecteur, coopérez, dans la mesure du possible, à ces Œuvres si excellentes ! Faites l'aumône à JÉSUS-CHRIST dans son tabernacle ; mais donnez lui ce qu'il désire avant tout, votre cœur, avec le témoignage public de votre foi.

**Qu'il ne suffit pas d'adorer JÉSUS-CHRIST  
au Saint-Sacrement ;  
mais qu'il faut encore le recevoir  
dans la sainte Communion.**

Ce n'est pas seulement pour demeurer extérieurement avec nous sur la terre que Notre-Seigneur a institué la sainte Eucharistie ; c'est encore, et surtout, pour se donner à nous, comme la nourriture surnaturelle de nos âmes, comme le Pain vivant descendu du ciel

afin que ceux qui le recevraient fussent continuellement soutenus et fortifiés dans la vie de la grâce, et gardés ainsi pour la vie éternelle. Dans la pensée de DIEU, l'Eucharistie est l'aliment céleste du chrétien sur la terre; et ce que la nourriture est à la vie du corps, l'Eucharistie l'est à la vie de l'âme.

C'est pour cela qu'en instituant ce sacrement adorable, le Fils de DIEU a voulu s'y revêtir du signe extérieur du pain et du vin, afin de bien nous faire comprendre que son Corps est *« véritablement une nourriture »*, et son Sang *« véritablement un breuvage, »* ainsi qu'il le déclare expressément dans l'Evangile. Il avait dit également : *« Je suis le Pain de vie. Je suis le Pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce Pain, il vivra éternellement. Si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous. »*

Donc, la volonté expresse du Sauveur est que nous le recevions en communiant, et que, tout en l'adorant profondément et religieusement dans son grand mystère, nous allions à lui comme à notre divine nourriture, comme au Pain vivant des âmes.

Le Tabernacle, où réside ce Pain de vie,



n'est pour lui qu'un lieu de passage, comme son nom l'indique. *Tabernacle* veut dire *tente*, tente de voyageur. Descendant du ciel entre les mains de ses prêtres par la toute-puissance de la Consécration, Notre-Seigneur n'est déposé que pour un temps dans le Tabernacle de l'autel; sa maison, comme dit l'Apôtre saint Paul, sa demeure vivante, c'est nous chrétiens, temples saints du DIEU de toute sainteté: « JÉSUS-CHRIST est dans sa demeure, et cette demeure, c'est nous; *Christus in domo sua, quæ domus sumus nos.* » (Épître aux Hébreux).

C'est là, dans le lieu de repos qu'il s'est choisi et qu'il s'est élevé de ses mains créatrices, qu'il veut venir, qu'il veut s'établir à tout jamais, pour y vivre et y régner, ici-bas par la grâce et l'Eucharistie, en attendant qu'il y vive et y règne éternellement dans la gloire. Donc, dans le silence de son tabernacle, il nous attend, il nous désire, il nous appelle. « *Prends et mange*, dit-il avec amour à chacun de ses fidèles; *prends et mange : car ceci est mon Corps.* »

*Union et Communion*: telle est la grande loi de la vie de nos âmes. Union spirituelle et surnaturelle du chrétien avec JÉSUS-CHRIST dans

le mystère de la grâce ; communion sacramentelle au Corps et au Sang de ce même Seigneur JÉSUS-CHRIST, dans le mystère de l'Eucharistie. Cette Union, commencée au Baptême, et développée par tous les éléments de la vie chrétienne, par la prière, par les exercices de piété, etc., est alimentée, fortifiée, consommée par la Communion eucharistique, qui nous donne JÉSUS-CHRIST tout entier, qui unit intimement sa Chair divine à notre chair, son Sang à notre sang, son âme à notre âme, sa divinité à notre pauvre humanité, terrestre, fragile, misérable et pécheresse. Oh ! quel prodige d'amour ! Quel abîme de bonté, de miséricorde et de condescendance !

Il faut donc communier. Il faut manger pour vivre. Dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre matériel, quiconque refuse ou néglige de manger, commence par dépérir, et finit nécessairement par mourir. Il n'y a point d'exception à cette règle.

Et non seulement il faut manger pour conserver sa vie, mais encore il faut manger suffisamment. A quoi nous servirait de vivre si, faute de nourriture, nous languissions sans forces, et sans pouvoir exercer utilement nos facultés et nos puissances ? Il en est de

même pour la vie de l'âme : Notre-Seigneur veut que nous l'alimentions par la Communion, de telle sorte que nous puissions non seulement conserver cette précieuse vie, c'est-à-dire demeurer toujours en état de grâce, mais encore jouir d'une bonne santé spirituelle, servir DIEU avec énergie, et pratiquer vaillamment toutes les belles vertus qui constituent la vie véritablement chrétienne.

Telle est, au point de vue de la communion, la volonté de DIEU sur tous les enfants de son Eglise ; et voilà pourquoi tous, sans exception, sont obligés, sous peine de péché mortel, sous peine d'ingratitude et de folie, de répondre par la communion à l'institution du sacrement d'Eucharistie, et d'obéir au DIEU de miséricorde et d'amour qui, en leur représentant le Pain de vie, leur dit à tous : « *Prenez et mangez ; car ceci est mon Corps.* »

#### **Qu'il faut communier saintement**

Il ne s'agit pas de communier tellement quellement, mais de bien communier, de communier avec les bonnes dispositions requises, en un mot de communier saintement. « *Soyez saints, parce que je suis saint,* » dit Notre-

Seigneur à tous les chrétiens, et tout spécialement lorsqu'ils viennent le recevoir au Saint-Sacrement.

Mais ici il faut faire une distinction très importante, dont l'oubli a produit deux excès déplorables, tous deux réprouvés par l'Eglise, à savoir l'excès du rigorisme et l'excès du relâchement, l'excès de ceux qui demandent trop, et l'excès de ceux qui ne demandent pas assez.

Cette distinction porte sur l'idée qu'il faut avoir de la sainteté, par rapport à la communion. Il y a, en effet, un degré de sainteté absolument requis pour que la communion soit bonne et fructueuse ; et un autre degré ou, pour mieux dire, d'autres degrés de sainteté, qui, sans être indispensables, sont grandement désirables.

Le degré de sainteté seul absolument nécessaire pour communier dignement, c'est que l'on soit en état de grâce, et que l'on ait au fond du cœur la bonne et sincère volonté d'éviter à l'avenir le péché mortel, ainsi que les occasions prochaines du péché mortel. *Il faut*, pour faire une bonne communion, qu'en recevant Notre-Seigneur on ait actuellement ce ferme propos et cette bonne volonté. Il le

faut; mais en soi, cela suffit. Demander davantage, c'est demander trop, c'est demander plus que ne demandent Notre-Seigneur et sa sainte Eglise. Demander moins, c'est ne pas demander assez, c'est ne pas demander ce que demandent et Notre-Seigneur et son Eglise. — En ce qui touche l'état de grâce, n'oublions pas la règle si prudente, imposée par le Concile de Trente à ceux qui auraient eu le malheur de commettre quelque péché mortel : quelle que puisse être la sincérité, la vivacité, la perfection de leur contrition, ils ne doivent pas se permettre de communier sans s'être confessés préalablement et avoir reçu l'absolution.

Tel est donc le degré de sainteté exigé de tous par la saine théologie catholique pour qu'une communion soit bonne, soit suffisamment sainte.

Quelles sont maintenant les dispositions que l'on doit apporter pour qu'une communion soit pieuse et sainte, dans le sens ordinaire de ces mots? Outre celles que nous venons d'indiquer pour la communion suffisamment bonne, il y faut apporter une préparation et une action de grâces plus soignées, plus recueillies; des efforts plus soutenus

pour devenir meilleur, pour se corriger de ses défauts, pour renoncer plus courageusement à ce qui serait capable de diminuer en nous la pureté de conscience et la délicatesse de l'amour du bon Dieu ; il faut plus de zèle pour la prière, plus d'humilité et de mortification ; en un mot, un amour plus vrai, plus généreux envers Notre-Seigneur, et une bonne volonté plus délicate d'éviter ce qui lui déplaît, de lui demeurer très-fidèle et d'être tout à lui.

Voilà les dispositions que l'on doit s'efforcer d'apporter pour faire ce qu'on appelle ordinairement une communion pieuse, une bonne et sainte communion.

Je dis que « l'on doit s'efforcer » d'apporter ces dispositions, et non pas qu'elles sont absolument requises ; car, bien qu'elles soient grandement désirables, elles ne sont nécessaires, même pour une pieuse et sainte communion, que dans une mesure qui varie suivant les besoins ou les attraites de l'âme ; et pour cette raison elles ne doivent point être, en pratique, exigées d'une manière absolue. C'est cette exigence imprudente qui a été l'écueil de ce que l'on a appelé l'école janséniste, qui a découragé et perdu tant d'âmes,

et qui a fait désertier peu à peu la Sainte-Table d'abord, puis le confessionnal. Là, comme en bien d'autres cas, le mieux a été l'ennemi du bien.

En pratique, visons donc à obtenir les dispositions les plus parfaites possibles ; mais, quand nous ne pouvons les obtenir, sachons nous contenter des moins imparfaites et de cette sincère bonne volonté ordinaire dont la miséricordieuse bonté de Notre-Seigneur daigne se contenter également.

Ceci soit dit en général ; car si une âme en particulier avait reçu de Dieu des grâces spéciales, elle se trouverait par là-même engagée à ne pas se contenter du strict nécessaire et à rendre beaucoup à Celui qui lui a beaucoup donné. Mais lors même qu'elle ne répondrait pas, comme il convient, à l'amour spécial du bon Dieu, sa communion ne serait que moins sainte, et ne cesserait point pour cela de lui apporter une certaine mesure de grâce et de secours.

Prenons bien garde, en ce qui touche la communion, de confondre, comme font les rigoristes, ce qui est désirable avec ce qui est nécessaire ; gardons-nous de nous priver, de priver les autres du bienfait d'une com-

munion suffisamment sainte, sous le spécieux prétexte que nous en voulons une plus sainte. Faisons tout notre possible pour qu'elle soit sainte et très sainte, rien de mieux ; mais enfin, si nous avons le bonheur de nous sentir en état de grâce, n'oublions pas que, par cela seul, nous sommes suffisamment saints pour pouvoir communier d'une manière à la fois agréable au bon Dieu et utile à notre âme. Dans cette bonne communion, que j'appellerai du premier degré, nous puiserons *toujours* une augmentation de la grâce sanctifiante, avec de nouvelles forces pour bien servir et aimer Notre-Seigneur.

Que si nous ne parvenons pas, du premier coup, à monter plus haut sur l'échelle de la sainteté, du moins nous nous maintiendrons sur le premier échelon, ce qui est déjà beaucoup, et ce que nous ne pourrions pas toujours faire sans le secours de cette bonne communion.

Et maintenant, mon cher lecteur, comprenez-vous bien comment sont également vraies, malgré leur apparente contradiction, ces deux propositions dont la confusion a brouillé et brouille encore tous les jours bien des consciences : 1° il faut être *saint* pour bien com-



munier ; 2° il faut communier pour devenir *saint* ? Il faut le premier degré de la sainteté pour faire une bonne communion. Ensuite avec ce premier degré, qui est le *minimum*, il faut communier, communier de son mieux, pour acquérir, avec le secours nouveau que l'on puisera dans cette communion, de nouveaux degrés de sainteté. — Dans les deux cas, et pour tous les bons chrétiens qui communient, la communion est, à un degré quelconque, une *sainte* communion.

**Comment Jésus au Saint-Sacrement est le refuge  
et le salut des pauvres pécheurs.**

Dans le mystère de l'Eucharistie, comme dans le mystère de l'Incarnation, tout est miséricorde et amour ; et c'est tout simple, Jésus étant avant tout, ici-bas, le bon Pasteur de nos âmes et notre doux Sauveur. Ce n'est point en ce monde qu'il juge et qu'il condamne : la justice qui condamne et foudroie les pécheurs, il la tient en réserve, dans l'éternité, pour ceux qui n'auront point ici-bas voulu de lui comme Sauveur. Cette bonté misé-

ricordieuse est une des raisons des anéantissements où l'ont réduit sa compassion et son amour ; c'est en partie pour attirer à lui les pauvres pécheurs qu'il s'est fait si petit, dans l'Incarnation d'abord, puis dans l'Eucharistie. « *Venez à moi*, disait-il jadis aux pécheurs, *venez à moi, vous qui êtes fatigués et accablés sous le fardeau ; et moi je vous relèverai !* » Aujourd'hui, ce n'est plus par lui-même qu'il les appelle à son tabernacle, au sacrement de son amour ; c'est par la parole et le zèle de ses prêtres ; c'est à eux qu'il confie le soin magnifique de lui ouvrir les cœurs, de lui amener et de faire asseoir au banquet eucharistique la multitude de ces pauvres, de ces infirmes, de ces aveugles, de ces estropiés qui, débarrassés des hillons du péché mortel, et revêtus, par le repentir et l'absolution, de la blanche robe de la grâce, sont invités, en son nom, à prendre place au festin nuptial.

Les fidèles ministres de Jésus ne doivent point oublier le grand précepte évangélique : « *Compelle intrare*. Faites-les entrer ; excitez-les, poussez-les à entrer. Tout revêtus qu'ils sont de la robe blanche, ils se rappellent en effet qu'ils ne sont que des pauvres, qu'ils

sont en présence du grand Roi Jésus ; et, par une timidité, par un respect bien naturels, ils n'entreraient pas, si vous, mes bons et fidèles serviteurs, vous ne les y poussiez point. »

Les premiers qui peut-être n'oseraient point entrer, ce sont les pauvres pécheurs à qui de grandes fautes ont été pardonnées au sacrement de Pénitence. Ils sentent leur profonde indignité et seraient tentés de se dire : « Nous avons trop péché ; tout pardonnés que nous sommes, nous n'osons point recevoir le Saint des Saints. » Oui ; mais ce très saint Jésus, c'est Celui-là même qui, par ses prêtres, vous a pardonnés et purifiés ; et l'un des merveilleux effets de l'union à laquelle il vous convie, c'est de parachever, par la grâce sacramentelle de la Communion, l'œuvre de résurrection totale qu'il a commencée dans le sacrement de Pénitence. La Communion, en effet, purifie de plus en plus l'âme fidèle ; elle fait disparaître, sous l'action de l'amour divin, les cicatrices des anciens péchés ; et la théologie nous apprend que, lorsqu'elle est toute fervente d'amour, sa puissance va jusqu'à prévenir tout à fait les

flammes expiatrices du Purgatoire. — Donc, les grands pécheurs pardonnés doivent, à cause même de leurs péchés d'autrefois, aller au Sauveur et se jeter avec un humble amour dans les flammes de son Cœur sacré. « Il n'est point de perte spirituelle qui ne puisse être réparée par une digne réception du Corps de JÉSUS-CHRIST, » dit sainte Gertrude.

En outre, les pécheurs pardonnés ont tous plus ou moins la crainte trop fondée, hélas ! de retomber dans le péché, et plus d'un serait tenté de ne point communier. Qu'ils n'oublient pas que c'est précisément pour se préserver des rechutes et à cause de leur faiblesse même qu'ils doivent aller à leur Sauveur au Saint-Sacrement. La sainte Communion n'est point, en effet, une récompense de la vertu acquise, mais un antidote et un moyen de ne point retomber. Elle nous a été donnée par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, dit en toutes lettres le saint Concile de Trente, « pour nous préserver des péchés mortels, *ut a peccatis mortalibus præservemur.* »

Ce point de vue est essentiel dans la pratique de la vie chrétienne et de la piété. Il a

été complètement faussé par les jansénistes, qui, renversant les choses, ont voulu faire des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, une institution de justice rigoureuse, au lieu de les présenter sous leur véritable jour, comme une institution de miséricorde et de pardon, de sanctification, d'union et d'amour.

Non, le Saint-Sacrement n'a pas été institué pour les Anges ni pour les Saints du Paradis, mais pour nous, pauvres pécheurs de la terre, qui, malgré notre bonne volonté, malgré notre amour très sincère pour le bon Dieu, n'en restons pas moins exposés chaque jour aux assauts du démon, aux tentations de la chair et aux mille séductions du monde.

L'Eucharistie est le grand moyen, offert au chrétien pour demeurer en état de grâce, pour s'affermir, se fortifier dans ce bienheureux état, pour triompher des ennemis du salut, enfin pour avancer dans les voies de la perfection. Sans Notre-Seigneur, en effet, nous ne pouvons rien ; or, dans la Communion, il vient à nous lui-même, en personne, s'unir à nous et nous unir à lui, augmentant dans nos âmes le trésor de la grâce sanctifiante, et accompagnant la réception de son Corps et

de son Sang, d'une multitude de grâces actuelles, qui nous aident grandement à éviter le péché et à pratiquer les bonnes vertus chrétiennes. La sainte Communion est donc à la fois le grand remède de notre infirmité et le grand moyen de notre sanctification.

Le Concile de Trente ajoute que Notre-Seigneur a institué ce sacrement « pour nous délivrer de nos fautes quotidiennes, *et a culpis quotidianis liberemur.* » Ces fautes quotidiennes qui échappent à chaque instant à notre fragilité, ce sont les péchés véniels. Ici encore, nous ne devons point nous laisser détourner de la sainte Communion, parce que depuis notre absolution nous aurions commis quelque péché véniel; par exemple : un petit mensonge pour nous excuser, une impatience, une désobéissance en matière peu grave, quelques distractions dans la prière, un peu de dissipation ou de vanité, un peu de négligence à repousser une tentation, etc.

Ce serait étrangement se fausser la conscience que de s'abstenir de la sainte Communion à cause de ces misères, et de se croire obligés d'aller se confesser préalablement. Ce n'est pas tant la confession que la sainte

communion qui, dans la pensée de DIEU, est destinée à nous délivrer de ces péchés véniels, de ces fautes courantes. Le *Catéchisme du Concile de Trente* est formel à cet égard. « On ne peut point douter, dit-il, que l'Eucharistie n'ait la vertu de remettre et d'effacer les péchés moins graves, que l'on nomme ordinairement véniels. »

Encore moins faudrait-il s'abstenir de communier parce qu'on retombera certainement dans ces sortes de fautes. C'est précisément à cause de cette désolante facilité à retomber que nous devons aller à JÉSUS et à son sacrement de force et d'amour. En entrant dans notre pauvre cœur, JÉSUS y anéantit d'abord, par sa sainte présence, ce qu'il peut y rencontrer de péchés véniels, pourvu que nous ne les aimions pas ; et de plus il nous apporte de nouvelles grâces pour les éviter le plus possible à l'avenir.

Dans une de ses plus belles visions, sainte Gertrude entendit un jour Notre-Seigneur lui dire, pour la consoler, qu'il était lui-même le supplément de ce qui manquait à ses fidèles pour être dignes de lui et de la sainte Communion. Et il ajoutait avec bonté : « Et maintenant, es-tu contente ? — Je le serais parfaite-

ment, mon doux Seigneur, répondit-elle, s'il n'y manquait encore une chose. Sans doute vous avez effacé mes fautes et mes négligences passées; mais connaissant la pente que j'ai au mal, je vais bientôt retomber dans mes misères. — Je me donnerai si bien à toi, lui dit alors le Seigneur, que je réparerai non seulement tes négligences passées, mais aussi, et pleinement, les misères où tu pourras retomber encore; mais, avec la grâce de mon Sacrement, tâche de te garder pure de tout péché. — Hélas! Seigneur, reprit Gertrude, je crains bien de ne pas accomplir cette condition comme il conviendrait. Enseignez-moi donc, vous le plus doux des maîtres, comment je pourrai effacer les taches que j'aurai contractées. — Ne les laisse pas vieillir en toi, lui répondit Jésus; mais dès que tu en apercevras quelqu'une, dis avec humilité et ferveur : « Seigneur, ayez pitié de moi ! » ou bien : « Jésus, mon unique Sauveur, pardonnez-moi ! »

Puis la Bienheureuse s'étant approchée, et ayant reçu le Corps du Seigneur, elle vit aussitôt son âme transparente comme un pur cristal et resplendissante comme la neige. JÉSUS-CHRIST, qu'elle venait de rece-



voir, avec sa divinité, était renfermé miraculeusement dans ce cristal lumineux, et resplendissait au travers comme de l'or.

Telle est, proportion gardée, la bonté infinie de Jésus au Saint-Sacrement pour chacun de nous. Son amour n'entend pas que, par un faux respect, nous nous éloignons de lui à cause de nos chutes passées et de nos misères présentes ou à venir. C'est un amour sauveur, sanctificateur, qui chasse bien loin la crainte servile, et qui n'oublie jamais, à la Sainte-Table, que le meilleur de tous les respects consiste à aimer saintement et à saintement communier.

**Qu'il ne suffit pas de communier saintement  
mais qu'il faut en outre communier souvent.**

C'est le vœu formel de l'Eglise, et sa doctrine invariable depuis l'origine de la prédication apostolique. Et comment en serait-il autrement, puisque la communion est le grand moyen donné par Notre-Seigneur à son Eglise pour préserver les fidèles du péché, pour les fortifier dans les combats de la vie, pour les sanctifier dans tous les états

et à tous les âges, et pour garder leurs âmes dans la grâce et la sainteté? « Que le Corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, dit-elle en déposant sur nos lèvres la sainte Eucharistie, garde ton âme pour la vie éternelle. »

« La sainte Communion, dit saint François de Sales, est le moyen d'atteindre à la perfection; mais il faut la recevoir avec le désir et le soin d'ôter de son cœur tout ce qui pourrait déplaire à Celui que nous voulons y loger. Quiconque reçoit souvent la divine Eucharistie, affermit tellement la santé et la vie de son âme, qu'il est presque impossible qu'il soit empoisonné d'aucune sorte de mauvaise affection. On ne peut être nourri de cette chair de vie, et vivre des affections de mort; de sorte que, comme les hommes demeurant au paradis terrestre pouvaient ne point mourir selon le corps par la force de ce fruit vital que DIEU y avait mis, ainsi peuvent-ils ne point mourir spirituellement par la vertu de ce sacrement de vie. Les chrétiens qui seront damnés demeureront sans réplique lorsque le juste Juge leur fera voir le tort qu'ils ont eu de mourir spirituellement, alors qu'il leur était si aisé de se maintenir en vie et en santé par la manducation de

son Corps qu'il leur avait laissé à cette intention. Communiez donc souvent. »

La doctrine *officielle* de l'Église, relativement à l'usage de la sainte Communion, est résumée de la manière la plus explicite et la plus simple dans le célèbre *Catéchisme du Concile de Trente*, autrement dit *Catechismus ad parochos*, livre admirable où les théologiens du Saint-Siège ont tracé les bases de l'enseignement que les pasteurs des âmes doivent distribuer à tous les fidèles.

« Le *Catéchisme du Concile de Trente*, dit le savant Mgr Doney, ancien Evêque de Montauban, a été approuvé et recommandé dans un grand nombre de Bulles par saint Pie V et par Grégoire XIII, son successeur. Saint Charles Borromée obligea tous ses clercs d'en faire une lecture assidue, dès l'âge de dix ans, et tous ses prêtres de l'avoir dans leurs bibliothèques. Dans un grand nombre de conciles tenus en France et en Italie, il fut ordonné aux prêtres de l'étudier avec un grand soin, pour que, dans l'enseignement des fidèles, il ne leur échappât rien de contraire à la doctrine de l'Église. Ce Catéchisme a donc tout ce qu'il faut pour être

regardé comme le catéchisme même de l'Eglise catholique. »

En ce qui concerne l'usage de la sainte Communion, il rappelle d'abord l'obligation imposée à tous les fidèles de faire leurs pâques, c'est-à-dire de communier au moins une fois par an, dans le temps pascal, et cela, sous peine de péché mortel et avec menace d'excommunication. C'est là, depuis plusieurs siècles, le *minimum* exigé par l'Eglise.

Ensuite, le *Catéchisme du Concile de Trente* recommande aux prêtres de faire bien comprendre aux fidèles qu'il leur est souverainement avantageux de s'approcher plus souvent de la Sainte-Table, et, sans le dire expressément, il insinue que la communion de chaque mois est désirable, généralement parlant. Il ajoute en effet : « Sera-t-il préférable de communier tous les mois, ou toutes les semaines, ou tous les jours ? On ne peut prescrire à ce sujet une règle fixe et uniforme pour tous ; cependant voici une règle très sûre, donnée par saint Augustin : *Vivez de telle sorte que vous puissiez communier chaque jour.* »

1° Remarquez-le bien : dans ces trois de-

grés de la communion plus ou moins fréquente proposés par le Catéchisme du Concile, la communion mensuelle semble être indiquée comme un *minimum* au point de vue de la vie et de la piété chrétiennes. C'est également la pensée de saint François de Sales lorsqu'il nous dit : « Tous ceux qui ont quelque souci du salut de leur âme, ne doivent pas passer plus d'un mois sans s'approcher des sacrements. » Enfin un grave théologien, hautement loué par le Pape Benoît XIV, insiste sur cette pensée et dit que « il n'y a personne à qui l'on ne puisse conseiller utilement la communion de chaque mois. »

En effet, le premier objet de cette communion du mois, c'est la conservation de la vie de la foi dans les âmes; c'est le renouvellement de la vie chrétienne *à la grosse*. Ici il n'y a point lieu hélas ! de se préoccuper de délicatesse de conscience, et l'on peut, sans crainte, avec saint Alphonse et les théologiens romains les plus autorisés, admettre à cette communion la masse des braves gens, du moment qu'ils se présentent avec le strict nécessaire, c'est-à-dire du moment qu'ils se repentent de leurs péchés et qu'ils promet-

tent sincèrement de les éviter désormais de leur mieux. Il y a souvent beaucoup de bon et même de très bon dans ces âmes-là, et il faut se garder de les laisser sans culture.

2<sup>o</sup> Remarquez, en second lieu, que le *Catéchisme du Concile de Trente* donne aux prêtres, et par eux, aux fidèles, une autre indication précieuse: il s'agit de la communion de chaque semaine « *singulis hebdomadis* ».

Cette indication, il ne la donne pas sans motif; et quel est son motif, sinon l'excellence même de cette règle pour un très grand nombre de fidèles, et la pratique très répandue et tout à fait traditionnelle dans l'Eglise Romaine, Mère et Maîtresse de toutes les Eglises du monde?

La communion des dimanches et fêtes est, en effet, une excellente et sainte habitude, à laquelle devraient être conviés et même poussés une quantité de bons fidèles, qui, sans être le moins du monde des saints à canoniser, sont encore relativement de saintes gens.

C'est de ceux-là que parle le même théologien quand il dit que « peu de fidèles doivent en être privés. » Quelles merveilles de sanctification ne produit point la pratique régu-

lière de la communion des dimanches et des fêtes, là où l'on parvient à l'établir! C'est l'innocence de l'enfant, la pureté et la persévérance du jeune homme; c'est l'honneur de la jeune fille, le bonheur de la famille et la paix du foyer domestique; c'est la résurrection et la vie chrétienne d'une paroisse, d'une ville, d'un diocèse; ce sont les bonnes mœurs d'un collège, d'une maison d'éducation quelconque; c'est la solide piété d'un Petit-Séminaire; c'est aussi la sanctification des bons prêtres, qui apprennent à bien travailler en travaillant beaucoup.

Oui, peu d'âmes doivent être privées de cette salubre communion des dimanches et fêtes. Elle ravive l'esprit de foi et la bonne volonté; elle apporte peu à peu l'amour de la pureté et le dégoût de tout ce qui est mal; elle initie l'âme à la vraie vie chrétienne, aux habitudes de prière, de piété, de soumission, de douceur, d'abnégation; elle sape le respect humain par sa base; en un mot, quand on y persévère généreusement, elle fait de nous, au moins à la longue, des chrétiens sérieux.

Que d'âmes, que de jeunes gens n'ai-je pas vus métamorphosés par l'initiation à la com-

munion de chaque semaine! Combien ont été élevés par là, presque sans effort, à une vie vraiment chrétienne, dont ils n'avaient aucune habitude dans la vie simplement honnête qu'ils avaient menée jusqu'alors! J'ai connu, au milieu des ateliers de Paris, deux frères, tous deux naturellement bons et honnêtes, dont l'un était devenu comme un petit ange d'innocence, de piété, et de bonne vie, grâce à cette bienheureuse habitude de la communion du dimanche; tandis que l'autre, encore mieux doué peut-être, est resté dans un état d'âme pitoyable, sans prière, sans aucun zèle pour le service de Dieu et pour son salut, sans foi pratique, en un mot, dans l'insignifiance d'une vie purement naturelle. Et cela, parce que l'habitude désolante de la négligence des sacrements l'avait rendu sourd à mes exhortations, au sujet de la communion de chaque semaine. « Je ne suis pas habitué à communier aussi souvent, » me répondait-il invariablement : pas d'autre raison que celle-là. Oh! que d'âmes le démon retient dans le sommeil de l'indifférence, pour ne pas dire plus, par le seul lien de ce préjugé!

Communiez donc souvent, mon très cher



lecteur. Personne ne pourra y trouver à redire ; car « si vous êtes bien prudent, dit saint François de Sales, il n'y aura ni mère, ni femme, ni père qui vous en empêche. Puisque, le jour de la communion, vous ne laisserez point d'avoir le soin qui est convenable à votre condition, que vous serez plus doux et plus gracieux en leur endroit, et que vous ne leur refuserez nulle sorte de devoirs, il n'y a pas d'apparence qu'ils veuillent vous détourner d'un exercice qui ne leur apportera aucune incommodité, à moins qu'ils n'eussent un esprit extrêmement déraisonnable. »

Saint François de Sales exhorte vivement les fidèles à communier toutes les semaines ; mais il y met une condition que n'acceptent ni saint Alphonse de Liguori, ni saint Thomas, ni les écoles de théologie les plus autorisées de Rome. Il voudrait qu'on en privat ceux qui ne seraient point déterminés à éviter les péchés véniels. Outre que le bon Saint ne parle pas ici des cas très ordinaires où la communion du dimanche est donnée aux âmes pour les préserver du péché mortel pendant la semaine et les mettre en état de lutter plus avantageusement contre leurs passions, il est évident qu'il s'écarte ici quel-

que peu de la doctrine et de la pratique des autres saints directeurs et confesseurs les plus compétents, entre autres de saint Alphonse de Liguori, le grand moraliste catholique de ces derniers temps.

Saint Alphonse soutient et établit qu'on peut sans crainte accorder, dans un intérêt supérieur, la communion hebdomadaire aux personnes qui, étant en état de grâce, commettent, même habituellement, même volontairement, certains péchés véniels ; qu'aucune loi n'interdit la communion aux âmes bonnes au fond, mais imparfaites, qui n'ont pas le courage de réprimer complètement leur penchant pour tels ou tels péchés véniels ; que cette faiblesse n'empêche pas, comme le dit formellement saint Thomas, le sacrement de produire dans ces âmes son effet essentiel, qui est l'augmentation de la grâce sanctifiante ; seulement elle les prive de l'effet secondaire du sacrement, qui est « une certaine douceur actuelle destinée à restaurer l'âme. »

Saint Alphonse montre ensuite qu'un prétendu texte de saint Augustin sur lequel s'appuie ici saint François de Sales, ne parle point du péché véniel, mais du péché mortel, ce qui change totalement la thèse. Et il

ajoute que, pour l'application pratique des règles de la communion plus ou moins fréquente, chaque fidèle doit s'en rapporter à la décision de son père spirituel.

Notre rôle, à nous autres ministres de l'amour miséricordieux de JÉSUS-CHRIST et de son doux sacrement, consiste donc, à exciter dans les âmes les meilleures dispositions possibles, à les pousser dans les bras de JÉSUS-CHRIST, et à les y maintenir au milieu de leurs défaillances, de leurs tentations, je dirais même de leurs chutes; c'est le grand moyen de les en relever.

La bonne communion des dimanches et des fêtes, c'est le salut des âmes et la résurrection des paroisses.

Un mot encore sur cette communion de chaque semaine. D'après la doctrine de saint Alphonse, généralement suivie à Rome, ce n'est point là la communion fréquente proprement dite. Ceux qui pensent autrement, ne se placent pas au véritable point de vue; car c'est ici une question de doctrine et non d'usages, encore moins de préjugés locaux; et quand il s'agit de doctrine, c'est à Rome, c'est à l'Eglise-Mère qu'il faut recourir pour y voir clair et juste.

La communion fréquente est celle qui se fait plusieurs fois dans la semaine, sans confession préalable. On peut, on doit l'accorder, et même la conseiller aux bons fidèles qui, bien que faibles et imparfaits, mènent une vie vraiment chrétienne, ont un vrai désir d'aimer DIEU, de le bien prier et de le bien servir, qui consacrent volontiers chaque jour un temps quelconque à l'oraison dans la mesure du possible, et ne commettent pas souvent des fautes de propos délibéré.

Mais la communion par excellence, l'idéal de la communion, suivant la doctrine très sûre du *Catéchisme du Concile de Trente*, c'est la communion quotidienne, dont il nous reste à dire quelques mots, pour l'amour de Notre-Seigneur et de son adorable Sacrement.

#### **De la communion de chaque jour.**

Chose très frappante ! c'est sur « la communion de chaque jour, *singulis diebus* », que le *Catéchisme du Concile* insiste davantage. Voici ce qu'il en dit (pésons chaque parole et n'oublions pas que c'est là l'enseignement du Saint-Siège et de l'Eglise) : « Voici une

règle très sûre donnée par saint Augustin : *Vivez de telle sorte que vous puissiez communier chaque jour.* Il sera donc du devoir des curés d'exhorter fréquemment les fidèles à ne pas négliger de nourrir et de fortifier tous les jours leurs âmes par ce sacrement, d'après le même principe qui leur fait regarder comme nécessaire le soin d'alimenter leur corps chaque jour. Il est évident, en effet, que l'âme, aussi bien que le corps, a besoin de nourriture. »

Le vœu formel, explicite, de l'Eglise catholique, et par conséquent de Notre-Seigneur lui-même, est donc que nous menions une vie si bonne, si chrétienne, que nous puissions communier chaque matin et sanctifier ainsi chacune de nos journées par l'union incessamment renouvelée de notre âme avec JÉSUS-CHRIST.

C'est là « une règle très sûre » et, par conséquent, ceux qui la critiquent, s'attaquent à la sagesse divine et infaillible de l'Eglise elle-même.

Et non seulement on peut, mais on doit donner aux fidèles ce salutaire enseignement, et non point un autre. Les prêtres qui ont charge d'âmes, c'est-à-dire les curés et les

confesseurs, les prédicateurs et les catéchistes, doivent souvent exhorter les fidèles à la communion fréquente et très fréquente. Et au moyen d'une comparaison très juste, le *Catéchisme du Concile* signale le principal effet de cette communion de chaque jour, à savoir l'alimentation de la vie de la grâce dans les âmes, ajoutant que c'est là pour les âmes un besoin, un besoin aussi réel que celui de la nourriture pour le corps. — Sur quoi nous ferons observer que la science médicale déclare que tout homme en bonne santé, c'est-à-dire dans son état normal, doit manger au moins une fois par jour ; et que, généralement parlant, on s'exposerait au danger de mourir, si l'on demeurerait huit jours entiers sans nourriture. Dès lors faut-il s'étonner que l'Eglise applique cette règle de la vie et de la nourriture du corps, à la vie et à la nourriture de l'âme, surtout quand on songe que, dans le dessein de DIEU, la vie de l'un est le symbole de la vie de l'autre ?

Et afin d'exciter davantage encore, s'il se peut, les prêtres à enseigner et les fidèles à pratiquer cette très sanctifiante doctrine, le *Catéchisme du Concile* fait ressortir « les immenses et divins avantages que nous retirons

de la Communion sacramentelle », sur lesquels, dit-il, « il sera de la plus haute importance d'insister. » Or, depuis les funestes ravages du jansénisme, loin d'insister sur ces avantages et d'exciter ainsi les bonnes âmes à recevoir souvent et très souvent, voire même chaque jour, la très sainte Communion, on n'insiste plus guère que sur les dispositions requises pour la Communion en général, et surtout pour la Communion fréquente. Et la plupart du temps on les exagère si bien, qu'on décourage les bons fidèles, au lieu de les attirer, comme le désire la sainte Eglise.

« Il faudra rappeler aussi, poursuit le même *Catéchisme*, que jadis le peuple de DIEU était obligé, dans le désert, de se nourrir tous les jours de la manne, figure de l'Eucharistie. » Pour l'ancien peuple de DIEU, la réception quotidienne du Pain descendu du ciel était obligatoire ; pour le peuple de la nouvelle Alliance, c'est-à-dire pour nous, la manducation quotidienne du « Pain vivant descendu du ciel », de la manne eucharistique, n'a été d'obligation, ou au moins d'usage général, que pendant les trois ou quatre premiers siècles ; et si, dans les siècles pos-

térieurs, la discipline de l'Eglise a été modifiée par suite du malheur des temps, son esprit est resté toujours le même ; il n'a pas plus changé que l'amour de Notre-Seigneur pour la sanctification des hommes. Aujourd'hui comme jadis, comme toujours, l'Eglise voudrait, comme le dit en toutes lettres le Concile de Trente lui-même « que tous les fidèles qui assistent à la Messe communiasent, non pas seulement spirituellement, mais sacramentellement, afin de recueillir plus abondamment les fruits de ce très-saint Sacrifice. » En d'autres termes, elle souhaiterait que tous pussent communier chaque jour.

Enfin, l'Eglise, en exhortant les pasteurs des âmes à les exciter à la Communion fréquente, atteste elle-même que c'est là une doctrine traditionnelle et universelle, par conséquent une doctrine absolument catholique, qui s'impose et ne se propose pas seulement à l'enseignement des prêtres et au respect pratique de tous les fidèles. Voici ses graves paroles : « Les Curés n'oublieront pas de citer les autorités des saints Pères qui recommandent instamment la Communion fréquente. Car ce n'est pas seulement saint



Augustin qui a donné cette règle : *Vous pechez tous les jours; communiez donc tous les jours*; mais si l'on examine la chose avec soin, l'on reconnaîtra facilement que tel a été le sentiment de tous les Pères qui ont traité cette question. »

Devant cet enseignement si formel et à la fois si consolant du Saint-Siège et du Concile de Trente, il n'y a plus qu'une chose à faire, c'est de le mettre en pratique, dans la mesure du possible. C'est là un devoir, et pour les prêtres et pour les fidèles, et pour les pasteurs et pour leurs ouailles.

#### **Applications pratiques.**

En ce qui touche la Communion de chaque mois, la chose n'offre guère de difficulté : un peu de zèle d'un côté, de l'autre un peu de bonne volonté, et le désir de l'Eglise sera satisfait plus vite qu'on ne pense peut-être.

En ce qui concerne la Communion de chaque semaine, la chose est évidemment moins aisée pour mille raisons, entre autres l'habitude contraire et les soi-disant usages en vi-

gueur dans la famille, dans la paroisse, dans le pays, etc., lesquels usages ne sont que des abus, des abus déplorables. Ajoutez-y la crainte d'être obligé à veiller de plus près sur sa conduite, sur ses conversations, sur l'accomplissement de ses devoirs ; un peu de respect humain et la peur de se singulariser ; les découragements à l'occasion de quelques faiblesses et après des chutes dont on se croyait trop facilement préservé pour toujours ; par-dessus tout, l'entraînement de la légèreté et de l'exemple des autres, et enfin les ruses du démon, qui redoute si fort la Communion fréquente. Néanmoins, avec de la persévérance, on en vient à bout ; mais il y faut du temps, et souvent beaucoup de temps. L'amour de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST nous fera tout supporter.

Enfin, la Communion fréquente proprement dite, et surtout la Communion quotidienne, sont plus difficiles encore à réaliser. « Il faut y apporter, dit saint Thomas, une grande dévotion et une grande révérence. » Mais ce serait une grande erreur de croire qu'il faut de l'héroïsme pour y atteindre : il y faut simplement une sérieuse bonne volonté.

En voici une preuve aussi touchante qu'ori-

ginale. Dans une réunion de charité qui rassemblait, il y a quelques années, un certain nombre de militaires au presbytère de Saint-Laurent à Paris, le brave général B... raconta ce qui suit : « Étant colonel et en garnison à Montpellier, je fus un jour, avec ma femme, invité à dîner chez Mgr l'Évêque. Après le dîner, j'eus un entretien avec lui ; et je lui avouai que je n'avais pas fait ma première communion. Le bon Prélat se chargea de me faire donner l'instruction nécessaire, et m'offrit de me faire faire ma première communion dans sa chapelle privée. Ce jour-là, je pris la résolution de communier tous les jours de ma vie. Je n'y ai jamais manqué, grâce à DIEU ; et j'attribue à mes communions le succès que DIEU me donne dans les bonnes œuvres que j'entreprends. Je voudrais pouvoir découvrir mon secret à tout le monde, afin de porter les autres à faire de même. Et, ajouta-t-il, que faut-il pour cela ? Etre en état de grâce. Mais n'est-il pas convenable de vivre en état de grâce ? Et, si par hasard on a fait une faute, le tribunal de la pénitence n'est-il pas là ? Il n'a été établi que pour cela. Grande erreur de croire que l'on fait mieux une chose parce qu'on la fait rarement. Une communion pré-

pare à l'autre. » Pendant que le général parlait ainsi, un colonel en retraite dit à l'oreille de son voisin. « Le général n'est pas seul à faire ce qu'il dit : je fais comme lui chaque matin. »

— Dans ce cas, répond le voisin, nous sommes trois ; car je fais de même, et j'espère bien que le nombre augmentera. »

Non, l'héroïsme n'est point nécessaire à une âme droite et fidèle pour communier dignement, utilement chaque jour. De la part du père spirituel, il y faut beaucoup d'amour et de zèle, et aussi beaucoup de patience ; et, de la part des âmes qui y aspirent, une générosité énergique, l'amour de l'oraison, une attention habituelle à la présence de DIEU, une aspiration très sincère à une grande pureté de vie, et la détestation des moindres fautes volontaires : dispositions excellentes sans doute, mais qui se rencontrent encore assez souvent dans les bonnes âmes, fidèles à la grâce de DIEU et habituées déjà à la vie de la piété. On en trouvera certainement beaucoup dans les Communautés, dans les noviciats, dans les Séminaires. Parmi les pieuses personnes vivant dans le monde, même parmi les gens mariés, une direction délicate et assidue en découvrira certainement encore un

bon nombre. « En l'ancienne Eglise, écrivait saint François de Sales à deux dames du monde, les gens mariés eux-mêmes communiaient tous les jours. Cela soit dit une fois pour toutes, et qu'il vous suffise que c'est la vraie vérité. »

« C'est le sentiment commun des Docteurs, dit le P. Louis de Grenade cité par saint Alphonse, qu'il est préférable de communier chaque matin par amour que de s'abstenir par respect. » Saint Thomas est du même avis lorsqu'il dit : « C'est également honorer le Saint-Sacrement que de le recevoir tous les jours et de s'en abstenir quelquefois. Cependant l'amour et la confiance, que l'Ecriture-Sainte ne cesse de nous recommander, sont préférables à la crainte. » En effet, entre le pieux fidèle qui communie chaque matin par un sentiment d'amour et celui qui parfois s'abstient par un sentiment de respect, il y a cette différence que le premier honore Notre-Seigneur d'une manière positive, tandis que l'autre ne l'honore que d'une manière négative.

Et puis, on oublie beaucoup trop, dans la pratique de la piété, et tout spécialement dans la pratique de la Communion, que Notre-

Seigneur nous recommande à tous de vivre au jour le jour. Saint Charles Borromée avait coutume de regarder chaque journée que DIEU lui accordait comme une petite vie, commençant chaque matin, finissant chaque soir, éclairée chaque jour par l'oraison et par l'attention à la présence de DIEU, alimentée par la communion, élevée et sanctifiée par la prière, enrichie par les bonnes œuvres, purifiée par les mortifications. Rien de plus sanctifiant, rien de plus pratique et de plus simple que cette manière d'envisager la vie chrétienne; rien qui fasse mieux comprendre le pourquoi de la Communion quotidienne, que le Concile de Trente propose à tous les fidèles comme l'idéal et comme la règle la plus parfaite de la Communion.

La Communion devient dès lors le soleil bienfaisant de chacune de nos journées. Comme le soleil se lève chaque matin et illumine, réchauffe, féconde, réjouit toutes choses, tant que dure le jour; ainsi, par la sainte Communion, Jésus, le vrai Soleil de sainteté et d'amour, se lève chaque matin dans le ciel pur de notre âme, inondant notre esprit de sa vivante lumière, embrasant notre cœur des feux de son amour, pénétrant, pour

les féconder et les sanctifier, toutes nos pensées, tous nos jugements, tous nos désirs, toutes nos aspirations, toutes nos œuvres, et, par là, donnant à nos joies comme à nos souffrances un mérite incomparable.

Croyez-moi, mon bon lecteur ; si votre père spirituel l'agrée, mettez-vous en état de communier chaque jour : c'est le ciel sur la terre. Communiez humblement et pieusement chaque jour. A ceux qui auraient envie de vous blâmer, répondez tout simplement : « Je communie chaque jour, pour profiter chaque jour de la grâce de la sainte Communion ; pour la vie de mon âme, comme pour la vie de mon corps, je me nourris chaque jour parce que je vis au jour le jour ; je communie aujourd'hui, pour avoir la force de porter saintement mes croix d'aujourd'hui mes peines et mes épreuves d'aujourd'hui ; je communie aujourd'hui, pour mieux mettre à profit les grâces qui me seront accordées aujourd'hui : je communie aujourd'hui, pour demeurer aujourd'hui plus parfaitement uni à Notre-Seigneur, et pour le servir avec plus d'amour. Si je vis encore demain, je communierai demain aux mêmes intentions ; et ainsi de suite, s'il plaît à Dieu, jusqu'au dernier jour »

de ma vie. Voilà la vie réelle. Ce n'est pas dans l'avenir qu'il s'agit de servir et d'aimer DIEU, c'est dans le présent; c'est aujourd'hui, et non pas demain. »

Le rôle du père spirituel est ici prépondérant. Si, à la lumière des enseignements que nous venons d'extraire du *Catéchisme du Concile de Trente*, il suit de près les meilleures âmes que DIEU confie à son zèle, s'il étudie avec amour et miséricorde leurs besoins d'abord, puis leurs attrait spirituels, il fera, à cet égard, de bien précieuses découvertes, qui deviendront la consolation du Cœur de Jésus dans l'Eucharistie, et sa joie à lui-même, « sa joie et sa couronne », comme disait jadis l'Apôtre saint Paul. N'oublions pas que nous devons, si nous voulons être du nombre de ces « fidèles et prudents serviteurs » que bénit l'Évangile, tendre incessamment, dans la direction des âmes pieuses, vers la Communion fréquente, vers la Communion très fréquente, vers la Communion quotidienne, comme à l'idéal divin que nous propose expressément ici la sagesse surnaturelle de l'Église notre Mère.

Bienheureux les prêtres qui, ne cherchant pas à avoir plus d'esprit que le Saint-Esprit,



se feront un bonheur de donner aux âmes la mesure *parfaite* du Froment des élus ! et bienheureuses les âmes fidèles qui, s'abandonnant à une direction si catholique, si pure, si sainte, avanceront ainsi d'un pas ferme dans les voies de la perfection chrétienne !

**Des fruits excellents de la communion  
sainte et fréquente.**

Ils sont innombrables. Nous n'en touchons ici que trois, qui nous semblent d'une importance plus générale et plus pratique.

1° Le premier, dont nous avons déjà dit un mot, c'est la conservation de l'innocence et la victoire plus ou moins complète dans les terribles luttes de la pureté. C'est ici une affaire d'expérience journalière et profonde : la sainte Communion est le secret du triomphe sur les passions mauvaises, à tous les âges, dans toutes les conditions, mais bien plus encore dans la jeunesse. Tous les confesseurs dévoués qui appliquent, comme il convient, avec miséricorde, persévérance et fermeté, les véritables règles de la dispensation des sacrements, telles que les expose le Concile de Trente et

telles que les applique l'Eglise Romaine, seront unanimes pour attester ici que l'Eucharistie est, pour les âmes, la grande, l'interminable source de la chasteté, de la chasteté conservée et de la chasteté reconquise.

L'apôtre de la Communion fréquente et de l'anti-jansénisme, saint Alphonse de Liguori, en cite un exemple remarquable : « Un jeune gentilhomme, dit-il, était tellement habitué à un grave péché sensuel, qu'il désespérait de pouvoir s'en corriger. Le confesseur lui demanda s'il y était jamais tombé, les jours où il avait communie, et, sur sa réponse négative, il le fit communier chaque jour, pendant plusieurs semaines, et, par ce moyen, il le vit entièrement délivré de son vice. »

Le confesseur par excellence, saint Philippe de Néri, présuma davantage encore de la toute-puissance du remède eucharistique et de la grâce du sacrement. Qui ne connaît la touchante et consolante histoire de ce jeune Romain qu'il crut, non seulement pouvoir, mais devoir, treize jours de suite, absoudre d'une rechute quotidienne, et non seulement absoudre, mais faire communier chaque matin ? La sainte miséricorde du confesseur, jointe à l'humble et réelle bonne volonté du

pénitent, finit par triompher du démon de l'impureté, et le quatorzième jour la victoire était définitive. Arraché pour toujours au mal par le remède quotidien, ce jeune homme fit de rapides progrès dans la perfection, et devint, au bout de quelques années, un des plus fervents disciples du « bon Père Philippe, » comme on appelait le Saint.

Entrons dans l'esprit de ces grands serviteurs de DIEU; unissons, comme eux, dans la mesure du possible, la sainteté à la miséricorde, la miséricorde à la sainteté; ne désespérons jamais de pauvres âmes qui sont presque toujours plus faibles que vicieuses, et espérons tout de l'action surnaturelle de la sainte Eucharistie, et de notre humble et énergique persévérance. On ne croit pas assez à la grâce du sacrement.

2° Le second fruit de la Communion sainte et fréquente est plus excellent encore. C'est l'augmentation de notre piété et de notre amour envers Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Aimer DIEU, aimer JÉSUS, c'est toute la religion, c'est le résumé de la perfection et de la sainteté, c'est le salut, c'est l'unique nécessaire. Or, qu'est-ce que communier? C'est s'unir tout entier à JÉSUS tout entier; c'est

s'unir, dans l'acte suprême de l'amour, au Dieu d'amour, par le sacrement de l'amour. C'est se plonger pour ainsi dire, afin d'y demeurer toujours, dans l'océan de l'amour divin, dans les flammes dévorantes et béatifiantes du Cœur de Jésus. Comment, après cela, une âme fidèle à la Communion de chaque jour, ou du moins à la Communion fréquente et très fréquente, ne finirait-elle point par être tout embrasée de ce feu d'amour ?

De là encore une union habituelle, de plus en plus intime avec Jésus, et une facilité de plus en plus grande à garder paisiblement, doucement, mais très fortement, au fond du cœur, le sentiment sanctifiant de cette union et l'attention à la présence amoureuse du Seigneur.

Et c'est ainsi, en second lieu, que de la Communion sainte et fréquente découlent tout naturellement dans les âmes les eaux vivantes qui rejaillissent à la vie éternelle, les grâces exquisés de la vie intérieure et de toutes les vertus de Jésus-Christ, qui, participées par ses serviteurs, font les Saints, les grands Saints.

3<sup>o</sup> Enfin, c'est à cette même source de la

sainte et fréquente Communion que les âmes prédestinées à la bienheureuse vocation religieuse, ou sacerdotale, vont puiser les grâces spéciales sans lesquelles le germe de leur vocation se desséchera infailliblement. La vocation est comme un lis dont la racine est plantée au fond d'une âme par l'amoureuse et éternelle prédestination du bon DIEU, et qui doit se développer, grandir, se fortifier, en poussant d'abord sa tige, puis ses feuilles, puis ses belles fleurs. Il faut que cette racine, ce germe précieux soit arrosé avec soin et persévérance, sous peine de s'étioler bientôt et de mourir. La culture du beau lis de la vocation, c'est la direction spirituelle donnée par le prêtre aux jeunes âmes chez qui il en voit poindre le germe; l'engrais et l'arrosage, ce sont les pieuses communions au moyen desquelles le jardinier, c'est-à-dire le père spirituel, donne incessamment à la chère petite plante ce qui lui est nécessaire pour alimenter sa sève, et pour lui faire atteindre son plein développement.

Aussi peut-on dire que nulle part la Communion très-fréquente, la Communion de chaque jour ne doit être en honneur comme

dans les saintes maisons où grandissent et se préparent les vocations religieuses et les vocations ecclésiastiques. C'est là aussi, comme nous le faisons remarquer plus haut, que l'action du père spirituel acquiert une importance souveraine.

Que de choses il y aurait à dire encore sur cet inépuisable sujet, le plus grand de tous, le plus consolant, le plus sanctifiant, et tout à la fois le plus doux et le plus suave ! « La foi catholique n'enseigne-t-elle pas, disait un jour Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même à sa fidèle épouse, sainte Gertrude, la foi catholique n'enseigne-t-elle pas que celui qui communie, ne serait-ce qu'une fois, me reçoit pour son salut avec tous les biens contenus à la fois dans les trésors de ma divinité et de mon humanité ? Dès lors plus on communie, plus s'accroît et s'élève le comble de la béatitude. » — « O Douceur de mon âme, lui dit alors Gertrude, je me sens si indigne de recevoir le sacrement de votre Corps et de votre Sang, que je m'en abstiendrais aujourd'hui, si je pouvais trouver hors de vous de la consolation et du soulagement ; mais comme vous seul êtes le rafraîchissement de mon âme et de mon corps, me voici pleine

d'ardeur, toute haletante, accourant, dans la soif de mes désirs, à vous, la Fontaine d'eau vive! » Et elle reçut, avec autant d'amour que d'humilité, le Dieu de son cœur.

Faisons de même; et allons sans crainte à notre Sauveur, qui seul a le secret de garder les âmes pour la vie éternelle.

O Sacrement d'amour, donnez-moi de vous adorer chaque jour davantage, de vous aimer de toutes les puissances de mon âme, et de vous recevoir chaque jour de ma vie si saintement, que mon pauvre cœur soit pour vous un lieu de repos et de délices, au milieu de la multitude des hommes qui vous-délais-sent! et, par l'amour de la sainte Eucharistie, daignez purifier et sanctifier votre pauvre pécheur!

Telle est ma troisième rose, ma troisième fleur d'amour, toute belle et tout immaculée, comme les deux premières : la rose de l'amour du Saint-Sacrement.

Son parfum, c'est l'amour de DIEU, c'est la sainte charité, inséparable, en ce monde, de l'esprit de sacrifice. Unie à la rose de la foi et de l'humilité, à la rose de l'espérance et de la pureté, elle complète le délicieux parfum des élus.

Dans les temps si périlleux où nous vivons, ce triple parfum est d'autant plus nécessaire au salut des fidèles, que les miasmes empestés de l'incrédulité et de l'impiété révolutionnaires s'épaississent davantage autour de nous.

Je vous l'offre, mon bon lecteur, de la part de JÉSUS lui-même, vous répétant sa parole : « *Oh ! si tu savais le don de DIEU ! si scires donum DEI !* » Le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, c'est déjà un don divin tout incomparable ; la Mère de



JÉSUS-CHRIST, la très sainte et très douce Vierge MARIE, c'est un don plus merveilleux encore; mais le Corps de JÉSUS-CHRIST, mais JÉSUS-CHRIST lui-même, présent pour nous au saint-sacrement de l'autel, oh! voilà le don par excellence, le don qui dépasse tout, et que DIEU seul, dans la toute-puissance infinie de sa miséricorde et de son amour, a pu concevoir et réaliser!

Que le parfum céleste de cette troisième rose, joint au parfum des deux autres, pénètre et embaume à tout jamais toutes les puissances de notre âme! Si, au moment de notre mort, nous pouvons présenter au Seigneur une vie bien embaumée de l'amour du Saint-Père, de l'amour de la Sainte-Vierge et de l'amour du Saint-Sacrement, oh! quelle belle et bonne place il nous assignera en son Paradis! Là, au milieu de nos frères, les élus, nos trois belles roses, pleinement épanouies, resplendiront pendant toute l'éternité sur nos têtes comme la triple couronne de la foi, de l'espérance et de l'amour!

En la fête de l'Immaculée-Conception, 8 décembre 1878.

# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                               |           |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>Au lecteur. . . . .</b>                                                                    | <b>5</b>  |
| <b>I. L'AMOUR DU PAPE . . . . .</b>                                                           | <b>9</b>  |
| Pourquoi tous les chrétiens doivent<br>aimer le Pape . . . . .                                | 11        |
| Que l'autorité du Pape n'est autre que<br>l'autorité de JÉSUS-CHRIST. . . . .                 | 14        |
| Comment le Pape est la règle vivante<br>de la vraie foi. . . . .                              | 22        |
| Pourquoi tant de gens déblatèrent contre<br>le Pape, sans même le connaître. . . . .          | 30        |
| Que l'on ne saurait être vraiment chrétien,<br>si l'on n'aime point le Pape . . . . .         | 33        |
| Comment, en pratique, nous devons<br>aimer le Pape, dans les temps où<br>nous vivons. . . . . | 36        |
| <b>II. L'AMOUR DE LA SAINTE-VIERGE . . . . .</b>                                              | <b>43</b> |
| Pourquoi tous les chrétiens doivent<br>aimer la Sainte-Vierge. . . . .                        | 45        |

|                                                                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment l'Évangile résume merveilleusement les grandeurs de la Sainte-Vierge. . . . .                            | 51  |
| De quelques obscurités de l'Évangile, au sujet de la Sainte-Vierge . . . .                                       | 59  |
| <i>La réponse de l'Enfant-JÉSUS, retrouvé dans le Temple. . . . .</i>                                            | 61  |
| <i>La réponse de JÉSUS à MARIE, aux noces de Cana . . . . .</i>                                                  | 62  |
| JÉSUS prêchant refuse d'accepter sa MÈRE                                                                         | 66  |
| Des « frères et sœurs » de JÉSUS, et de la virginité perpétuelle de MARIE. . .                                   | 68  |
| <i>La réponse de JÉSUS à une femme qui exaltait le bonheur de sa Mère. . . .</i>                                 | 72  |
| Que le culte et l'amour de la Sainte-Vierge ont commencé avec l'Église.                                          | 75  |
| Si un chrétien peut trop aimer et trop honorer la Sainte-Vierge. . . . .                                         | 81  |
| Comment un véritable enfant de DIEU peut et doit honorer la Sainte-Vierge.                                       | 87  |
| L'AMOUR DU SAINT-SACREMENT . . . . .                                                                             | 93  |
| Que le Saint-Sacrement contient réellement et véritablement le Corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. . . .       | 95  |
| Comment l'amour du Saint-Sacrement se confond avec l'amour de JÉSUS-CHRIST, avec l'amour de DIEU. . . .          | 100 |
| Qu'un chrétien qui croit tout de bon au très-saint sacrement de l'autel se fait un devoir d'aller l'adorer . . . | 102 |

|                                                                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| De quels religieux respects nous devons entourer le Saint-Sacrement. . .                                                             | 104 |
| Quelques conseils pratiques touchant l'adoration du Saint-Sacrement. . .                                                             | 108 |
| Un bel exemple de la toute-puissance du Saint-Sacrement pour la conversion et la sanctification des âmes. .                          | 112 |
| Un mot sur les Œuvres d'adoration eucharistique . . . . .                                                                            | 151 |
| Qu'il ne suffit pas d'adorer JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement ; mais qu'il faut encore le recevoir dans la sainte Communion . . . . . | 120 |
| Qu'il faut communier saintement. . .                                                                                                 | 124 |
| Comment Jésus au Saint-Sacrement est le refuge et le salut des pauvres pécheurs. . . . .                                             | 130 |
| Qu'il ne suffit pas de communier saintement, mais qu'il faut en outre communier souvent . . . . .                                    | 138 |
| De la communion de chaque jour. . .                                                                                                  | 149 |
| Applications pratiques . . . . .                                                                                                     | 154 |
| Des fruits excellents de la communion sainte et fréquente. . . . .                                                                   | 162 |
| Conclusion. . . . .                                                                                                                  | 169 |

FIN.

---

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny-

# LISTE COMPLÈTE DES OUVRAGES DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR

*Prix des volumes expédiés franco par la poste  
par unités et par nombres*

|                                      |                                               |
|--------------------------------------|-----------------------------------------------|
| <b>A CEUX QUI SOUFFRENT. —</b>       | 50 exemp. <i>franco</i> ... 7 50 <sup>0</sup> |
| Consolations, 1 vol. in-18..... » 90 | <b>CONSEILS PRATIQUES SUR LA</b>              |
| 20 exemp. <i>franco</i> ... 15 »     | PIÉTÉ, 1 vol. in-18.. » 40 <sup>0</sup>       |
| <b>AUX APPRENTIS. — Avis et</b>      | 25 exemp. <i>franco</i> ... 7 50              |
| conseils, 1 vol. in-18. » 30         | <b>CONSEILS PRATIQUES SUR LA</b>              |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »      | PRIÈRE, 1 v. in-18.. » 30                     |
| <b>AU SOLDAT EN TEMPS DE</b>         | 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »               |
| GUERRE, 4 v. in-18.. » 10            | <b>CONSEILS PRATIQUES SUR LES</b>             |
| 100 exemp. <i>franco</i> .. 5 »      | TENTATIONS, 1 vol. in-18                      |
| <b>LE BON COMBAT DE LA FOI.</b>      | » 40                                          |
| 1 vol. in-18..... » 40               | 25 exemp. <i>franco</i> ... 7 50              |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 7 50     | <b>NOTICE SUR LE CORDON DE</b>                |
| <b>CAUSERIES SUR LE 8 POTES-</b>     | SAINT-FRANÇOIS, in-18 <i>le</i>               |
| TANTISME, 1 v. in-1. » 90            | <i>cent</i> ..... 2 »                         |
| 20 exemp. <i>franco</i> ... 15 »     | <b>LE DERNIER DE ST-PIERRE,</b>               |
| <b>LE CONCILE, 1 v. in-18. » 30</b>  | 1 vol. in-18..... » 10                        |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »      | 100 exemp. <i>franco</i> .. 5 »               |
| <b>LA CONFESSION., 1 vol. in-</b>    | <b>LE DOGME DE L'INFAILLI-</b>                |
| 18..... » 30                         | BILITÉ, 1 vol. in-18... 1 25                  |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »      | <b>LE CORDON SÉRAPHIQUE. —</b>                |
| <b>LA CONFIRMATION., 1 vol. in-</b>  | Ses merveilleuses riches-                     |
| 18..... » 50                         | ses, 1 vol. in-18... » 30                     |
| 25 ex emp. <i>franco</i> ... 10 »    | 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »               |
| <b>CONSEILS PRATIQUES SUR LA</b>     | <b>LA DIVINITE DE JÉSUS-CHRIST,</b>           |
| CONFESS., 1 v. in-18. » 15           | 1 vol. in-18..... » 30                        |
| 50 exemp. <i>franco</i> ... 5 »      | 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »               |
| <b>CONSEILS PRATIQUES SUR LA</b>     | <b>LES ENNEMIS DES CURES. —</b>               |
| COMMUNION, 1 v. in-18                | Ce qu'ils sont, ce qu'ils di-                 |
| » 20                                 | sent, 1 vol. in-18... » 30                    |
|                                      | 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »               |

# SUITE DES OUVRAGES DE MGR DE SÉGUR.

|                                  |                                        |
|----------------------------------|----------------------------------------|
| LES ENNEMIS DES CURÉS. —         | 25 exemp. <i>franco</i> ... 10 »       |
| Ce qu'ils sont, ce qu'ils di-    | LE JEUNE OUVRIER CHRÉ-                 |
| sent, 1 vol. in-18... » 30       | TIEN. — Petites directions             |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »  | spirituelles à l'usage des             |
| L'ÉCOLE SANS DIEU, 1 vol.        | jeunes gens, 1 <sup>re</sup> partie, 1 |
| in-18..... » 30                  | vol. in-18..... » 1 »                  |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »  | 25 exemp. <i>franco</i> ... 20 »       |
| L'ÉGLISE, 1 v. in-18. » 15       | LE JEUNE OUVRIER CHRÉ-                 |
| 50 exemp. <i>franco</i> ... 5 »  | TIEN. — 2 <sup>e</sup> partie, 1 vol.  |
| L'ENFANT-JÉSUS, 1 vol. in-18     | in-18..... » 1 25                      |
| » 30                             | 20 exemp. <i>franco</i> ... 20 »       |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »  | LA LAMPE DU SAINT-SACRE-               |
| — L'ENFER. — S'il y en a un, ce  | MENT, 1 vol. in-18... » 15             |
| que c'est, comment l'évi-        | 50 exemp. <i>franco</i> ... 5 »        |
| ter, 1 vol. in-18.... » 50       | LA LIBERTÉ, 1 v. in-18. 1 25           |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 10 » | MA MÈRE. — Souvenir de sa              |
| LA FRANCE AU PIED DU SA-         | vie et de sa sainte mort,              |
| CRÉ-CŒUR, 1 v. in-18. » 10       | avec portrait, 1 vol. in-12.           |
| 100 exemp. <i>franco</i> ... 5 » | 2 50                                   |
| LA FOI DEVANT LA SCIENCE         | <i>Lemême sans les portraits,</i>      |
| MODERNE, 1 v. in-18. » 50        | 2 »                                    |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 10 » | LE MARIAGE, 1 vol. in-18. 20           |
| LA FRANCE AU PIED DU SAINT       | 50 exemp. <i>franco</i> ... 7 50       |
| SACREMENT, 1 v. in-18. » 50      | LES MERVEILLES DE SAINTE-              |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 10 » | ANNE D'AURAY, 1 v. in-18.              |
| LES FRANCS-MAÇONS. — Ce          | » 50                                   |
| qu'ils sont, ce qu'ils font,     | 25 exemp. <i>franco</i> ... » 10       |
| ce qu'ils veulent, 1 vol. in-18  | LES MERVEILLES DE LOURDES              |
| » 40                             | — 1 vol. in 18..... » 1 »              |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 7 50 | 25 exemp. <i>franco</i> ... 20 »       |
| GROSSES VÉRITÉS, 1 vol.          | LA MESSE, — opuscule popu-             |
| in-18..... » 15                  | laire 1 vol. in-18.... » 50            |
| 50 exemp. <i>franco</i> ... 5 »  | 25 exemp. <i>franco</i> ... 40 »       |
| INSTRUCTIONS FAMILIÈRES. —       | LE MOIS DE MARIE, — 1 vol.             |
| Et lectures du soir sur          | in-18..... » 90                        |
| toutes les vérités de la Re-     | 20 exemp. <i>franco</i> ... 15 »       |
| ligion, 2 vol. in-12.. 6 »       | OBJECTIONS POPULAIRES CON-             |
| JE CROIS, 1 vol. in-18. » 50     | TRE L'ENCYCLIQUE. in-18                |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 10 » | » 20                                   |
| JÉSUS-CHRIST. — Considéra-       | 50 exemp. <i>franco</i> ... 7 50       |
| tions familières sur la per-     | LE PAPE, question à l'ordre            |
| sonne, la vie et le mys-         | du jour, nouv. éd. in-18 » 15          |
| tère du Christ, 1 v. in-18.      | 50 exemp. <i>franco</i> ... 5 »        |
| » 70                             | LE PAPE EST INFAILLIBLE                |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 15 » | 1 v. in-18..... » 15                   |
| HOMMAGE AUX JEUNES CA-           | 50 exemp. <i>franco</i> ... 5 »        |
| THOLIQUES LIBÉRAUX, 1 vol.       | LES PAQUES in-18... » 10               |
| in-18 ..... » 50                 | 100 exemp. <i>franco</i> ... 5 »       |

# SUITE DES OUVRAGES DE MGR DE SÉCUR.

|                                          |                                             |
|------------------------------------------|---------------------------------------------|
| — LES TROIS ROSES DES ÉLUS.              | 20 exemp. <i>franco</i> ... 10 »            |
| — 1 vol. in-18..... » 50                 | LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.                     |
| 25 exempl. <i>franco</i> .. 10 »         | — 1 vol. in-18..... » 80                    |
| LA PIÉTÉ ENSEIGNÉE AUX EN-               | 25 exemp. <i>franco</i> ... 15 »            |
| FANTS. — un beau vol.                    | LES SAINTS MYSTÈRES. —                      |
| in-18..... 3 50                          | Explications familières des                 |
| LA PIÉTÉ ET LA VIE INTÉ-                 | cérémonies de la Messe,                     |
| RIEURE. — 1 <sup>er</sup> Traité. NO-    | 1 vol. in-18..... » 75                      |
| TIONS FONDAMENTALES, 1 v.                | 25 exemp. <i>franco</i> ... 15 »            |
| in-18..... » 35                          | LA SAINTÉ VIERGE DANS L'AN-                 |
| — 2 <sup>e</sup> Traité. LE RENONCE-     | CIEN TESTAMENT in-18.                       |
| MENT, 1 vol. in-18... » 50               | » 90                                        |
| — 3 <sup>e</sup> Traité. LA GRÂCE ET     | 20 exemp. <i>franco</i> ... 15 »            |
| L'AMOUR DE JÉSUS, 2 vol.                 | LA SAINTÉ VIERGE DANS LE                    |
| in-18..... 2 50                          | NOUVEAU TESTAMENT. —                        |
| — 4 <sup>e</sup> Traité. L'UNION A JÉ-   | in-18..... » 90                             |
| SUS OU LE CHRÉTIEN VIVANT                | 20 exemp. <i>franco</i> ... 15 »            |
| EN JÉSUS, 1 vol. in-18. 1 25             | LE SÉRAPHIQUE PÈRE SAINT-                   |
| 5 <sup>e</sup> Traité. NOS GRANDEURS     | FRANÇOIS, — merveilles de                   |
| EN JÉSUS. 1 <sup>re</sup> partie, 1 vol. | sa vie. 1 vol. in-18... » 90                |
| in-18..... 1 50                          | 20 exemp. <i>franco</i> ... 45 »            |
| 2 <sup>e</sup> partie, 1 v. in-18. 1 50  | LE SOUVERAIN PONTIFE. —                     |
| 3 <sup>e</sup> partie 1 v. in-18. 1 50   | 1 vol. in-18..... 1 25                      |
| LA PRÉSENCE RÉELLE, 1 v.                 | LE TIERS-ORDRE DE SAINT-                    |
| in-18..... » 50                          | FRANÇOIS. — 1 vol. in-18.                   |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 10 »         | » 50                                        |
| PRÊTRES ET NOBLES, 1 vol.                | 25 exemp. <i>franco</i> ... 10 »            |
| in-18..... » 30                          | TOUTS LES HUIT JOURS. — 1 v.                |
| 25 exempl. <i>franco</i> .. 5 »          | in-18..... » 20                             |
| PRIE-DIEU POUR L'ADORATION               | 50 exemp. <i>franco</i> ... 7 50            |
| DU SAINT-SACREMENT, 1 v.                 | LA TRÈS-SAINTE COMMUNION.                   |
| in-32..... » 75                          | — 1 vol. in-18..... » 30                    |
| 25 exemp. <i>franco</i> .. 15 »          | 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »             |
| LA RELIGION ENSEIGNÉE AUX                | VENEZ TOUS A MOI. — 1 vol.                  |
| PETITS ENFANTS, 1 vol. in-18             | in-18..... » 15                             |
| » 30                                     | 50 exemp. <i>franco</i> ... 5 »             |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 5 »          | VIVE LE ROI in-18... » 25                   |
| RÉPONSES AUX OBJECTIONS                  | 20 exemp. <i>franco</i> ... 5 »             |
| LES PLUS REPANDUES CONTRE                | LES VOLONTAIRES DE LA                       |
| LA RELIGION. — 1 vol.                    | PRIÈRE in-18 <i>1<sup>e</sup> cent.</i> 2 » |
| in-18..... » 70                          | Y A-T-IL UN DIEU qui s'oc-                  |
| 25 exemp. <i>franco</i> ... 15 »         | cupe de nous, — in-18. » 15                 |
| LA RÉVOLUTION. — 1 v. in-18              | 50 exemp. <i>franco</i> ... 5 »             |
| » 60                                     |                                             |